

J'ai pu me tromper sur des circonstances, ou des faits, ou sur des personnes, mais je n'ai rien à regretter de l'intention qui m'a fait agir. (Robert Brasillach à son procès)

Hommage à François Brigneau

LE POLÉMISTE DE COMBAT.

"Un polémiste est un journaliste, un écrivain voire un dessinateur, qui estime nécessaire, à un certain moment, de défendre des valeurs menacées en attaquant ceux qui les menacent. Il se sert pour cela de la seule arme qu'il possède : sa plume ou son crayon. Le polémiste est noble quand ceux qu'il pourfend (ou essaye de pourfendre) sont les vainqueurs, les puissants, qui tiennent dans leurs mains croches l'or qu'ils ont volé aux pauvres, la loi qu'il ont fabriquée, la force... le polémiste est misérable quand il se sert de son talent pour s'en prendre aux faibles, aux persécutés, aux humbles, aux exclus, aux vaincus. Dans le premier cas il y a des risques. Dans le second, des récompenses. Aujourd'hui, quand on attaque l'Eglise, l'Armée ou Jean-Marie Le Pen, on attrape plus vite la Légion d'honneur que des dommages-et-intérêts. Dans le second cas, suivez mon regard."

François Brigneau.



Pan François BRIGNEAU



Kauk

Association des Amis de Robert Brasillach

Case postale 3763, CH-1211 Genève 3
brasillach@europae.ch
www.brasillach.ch

Conseil de direction :

Philippe Junod, président, Genève
Daniel Todeschini, trésorier, Genève
Peter Tame, vice-président, Belfast
Conseillers : Anne-Marie Bouyer, Cécile
Dugas, Anne Brassié, Bruno Bardèche,
Philippe d'Hugues, Manuel Heu

Cotisations : CHF 50.— / € 40.—

À doubler pour un exemplaire numéroté des *Cahiers* sur papier Vergé (préciser CN).

Suisse : Versement à l'ordre des ARB, CCP 12-94222-9 Genève.

France : Chèque en euro à l'ordre des ARB.

Belgique : ING, versement à l'ordre des ARB, Compte 310-1663442-75 ;
IBAN BE05 3101 6634 4275.

Autres pays : Mandat postal international en francs suisses (CHF 50.-) sur le CCP 12-94222-9 Genève

SOMMAIRE

- Page 3 : **On parle des ARB** : Bulletin des ARB, *Réfléchir & Agir* ; Brasillach sur Street Press
- Page 4 : **Lu sur Internet** : La Flamme ; Je suis partout, *Terre & Peuple magazine*
- Page 5 : **En bref** : Jean-Luc Jeener ; Justice d'exception et politique ; Actualité de l'Histoire
- Pages 5-6 : Brasillach à la Peraudière, *Henri de Fersan*
- Pages 6-8 : **Repris sur le blog des ARB** : Brasillach de la BD ; Fondateur ; Pas vocation à être réédité ; La calamiteuse Reine de Césarée ; À la libération, on a vécu dans l'appartement de RB à Paris
- Pages 8-39 : **DOSSIER SPÉCIAL FRANÇOIS BRIGNEAU**
- Pages 8-9 : **En bref** : Entretien de Paul-Eric Blanrue ; Nostalgie : c'est ainsi que FB évoquait RB ; Presse : le grand naufrage des autorités morales
- Page 9 : Quand la Licra diffame FB
- Pages 10-13 : **La mort de FB, vue par ses ennemis...** Obsèques de FB ; Front national, FB un mort encombrant ; FB dernier linceul de l'extrême droite maréchaliste
- Pages 13-17 : **...et par ses amis** : FB, un homme libre ; Lu sur la Flamme ; L'hommage de Bruno Gollnisch ; Il était le meilleur ; Nécrologie de PDF
- Page 18 : **L'affaire des éditions Baleine** : l'extrême droite invitée chez le poulpe, *Maxime Vivas*
- Page 19 : FB critique de cinéma
- Pages 19-20 : Mort d'un géant, *Henri de Fersan*
- Page 21 : FB vu par lui-même
- Pages 22-23 : François Brigneau et Robert Brasillach
- Pages 23-24 : FB historien, *le libre journal de la France courtoise*
- Pages 25-31 : **FB conteur** : La dernière classe ou la naissance du ghetto
- Page 32 : Le dernier texte de FB
- Page 33 : Ouvrages de FB disponibles aux ARB
- Pages 33-36 : FB vu par Wikipédia
- Pages 37-39 : FB prince de la polémique, *Cahier Henri Béraud*
- Page 39 : A Fresnes au temps de RB, *Altair*
- Page 40 : La véritable avant-guerre de « Je suis partout », *Rivarol*

François Brigneau est parti rejoindre l'armée des ombres selon la formule consacrée. Celui qui fut voisin de cellule de Brasillach et le vit partir au peloton d'exécution ne guérit jamais de l'assassinat du Poète. Ce compagnon de route fidèle défendit toute sa vie la mémoire de l'écrivain ; contre la justice des vainqueurs, la vérité des vainqueurs ; à aucun moment il ne faiblit et fut de tous les combats, même les plus maudits, avec tous les procès et les condamnations que sa détermination lui coûtèrent. *Vae victis*. Nous lui devons cet hommage.

Adieu François !

P.J.

Bulletin de l'Association des amis de Robert Brasillach

Tous les amateurs de Robert Brasillach peuvent s'intéresser aux travaux de l'Association des amis de Robert Brasillach. Dans le n°116 de son bulletin de 40 pages, ils découvriront une copieuse revue de presse d'articles jadis publiés sur Brasillach (notamment dans *Historia*, *Enquête sur l'histoire*, *L'Express*, *Minute*, mais aussi dans la presse étrangère), la cote des dernières ventes de livres anciens de sa main, des citations extraites de son œuvre... Egalement la mise en parallèle de deux évocations, toutes différentes, du « poète au col dégrafé ». Celle de Michel Déon, l'éternel « jeune homme vert », tiré du premier tome de ses mémoires. *Mes arches de Noé* (auxquels feront suite *Bagages pour Vancouver*) . « A une conférence rue de Lille, il avait parlé de l'Espagne, du cinéma, de l'Allemagne, de la Révolution nationale, de l'amitié. Médiocre conférencier, il forçait cependant l'attention par le décousu de son propos, l'allégresse de ses souvenirs (...) Je me souvenais de son visage rond et bronzé, des éclairs de gaieté allumés derrière les lunettes d'écaille, de sa veste de sport et du gros chandail à col roulé. Après la conférence, j'avais suivi un ami qui le connaissait un peu et qui m'avait présenté. Brasillach avait dit quelques mots. Je n'avais rien à répondre, mais j'avais compris qu'à la tribune, devant des inconnus, il ne forçait pas sa voix et ne jouait pas de rôle. Il était le naturel même. Brasillach avait glissé dans le cœur de beaucoup d'hommes de ma génération le pressentiment de son destin confondu avec le destin de la France ». Voici maintenant l' « hommage » de Yann Moix dans *Le Figaro* du 18 août 2009, où il compare le récent boycott des cinémas super-gauchistes *Utopia* contre un film israélien à Brasillach : « Ce n'est pas Robert Brasillach, ou plutôt si : ce sont les Brasillach d'aujourd'hui. Mais ils ne se déguisent plus en officiers allemands, avec des bottes et des insignes ». Outre l'allusion minable à l'uniforme *felgrau* (qu'il n'a jamais revêtu, contrairement à ce que prétendait cet âne assassin de De Gaulle), on mesure là ce qui sépare la génération hussarde de Déon des petits laquais à plumes (dans le cul) actuels du Système.

Pierre Gillieth, *Réfléchir & Agir* n°36 , automne 2010

Brasillach sur Street Press

Le site *Street Press* indique les principaux lieux célèbres de Paris, rue par rue et thème par thème. Il va de soi que Robert Brasillach ne pouvait qu'être cité dans le dossier « droites nationales et radicales »...

OU ? : Au cimetière de Charonne (Paris 20e)

QUOI ? : Hormis le fait que ce soit l'un des poètes favoris de Jean-Marie Le Pen, Brasillach était aussi un écrivain et un journaliste fusillé à la Libération pour avoir collaboré avec les nazis et avoir violemment appelé à l'extermination des juifs dans son journal « Je suis partout ». Une pétition de nombreux artistes avait d'ailleurs demandé la grâce de l'écrivain, parmi lesquels Albert Camus, Jean Cocteau, Paul Valéry et Marcel Aymé. Sans succès. Il aurait raté de peu le Goncourt en 1939 pour son livre « Les Sept couleurs ».

QUAND EST-CE QUE ÇA BOUGE ? L'Association des amis de Brasillach organise de temps à autre une commémoration au cimetière de Charonne le 6 février, date de son exécution.

Retrouvez l'intégralité des adresses sur *la carte des droites nationales et radicales à Paris*

STREET PRESS, 30 avril 2012

Le blog contre-révolutionnaire français www.contre-info.com a signalé dans son éphéméride en date du 18 décembre 2011 la fondation des A.R.B. dans les termes suivants : « 1948 . fondation, à Lausanne (Suisse, de l'Association des amis de Robert Brasillach », suivi d'un lien vers un site permettant l'achat de livres de ou sur Brasillach, « librairie française » (www.librairiefrancaise.fr) : *Notre Avant-guerre, les Sept couleurs, Histoire de la guerre d'Espagne, Poèmes de Fresnes ; Robert Brasillach* (Anne Brassié), *Robert Brasillach et le mystère de la mort* (florencia Brière-Loth), *Mes derniers cahiers : A Fresnes au temps de Robert Brasillach* (François Brigneau).

LU SUR INTERNET

Vu sur le site La Flamme le 6 février 2012. Après le récit de la mort de Brasillach par Jacques Isorni, que nous ne reproduisons pas (il a déjà été publié dans plusieurs bulletins), les lecteurs ont posté leurs commentaires pour le moins édifiants...

Aux morts de février

Les derniers coups de feu continuent de briller, Dans le jour indistinct où sont tombés les nôtres, Sur onze ans de retard, serai-je donc des vôtres ? Je pense à vous ce soir, ô morts de février.

Commentaires

Le 7 février 2012 à 11 h 56 min, Jean Aymard a dit : Pourquoi le FN ne parle jamais ou ne se réfère pas des émeutes de 1934? On est vraiment dans le combat contre le système pourri, contre la corruption...

Le 7 février 2012 à 21 h 12 min, LM a dit : Ah ce Brasillach, on va pas le regretter, comme le chantait Jann Halexander, c'était un 'fou à lunettes, l'air perdu'...qui n'avait de yeux pour des aryens au corps 'huilé' - Manifestement vous ne savez pas de quoi vous parlez, car Robert Brasillach avait une fiancée (femme, car avec le Fn aujourd'hui, il convient de préciser!). Le peu que je sache sur votre Halexander, et sur ses idées et sur ses origines le disqualifie pour donner un jugement sur notre Poète!

Le 7 février 2012 à 21 h 39 min, rembarre a dit : notre cher poète ! Psaume II VOUS avez fait le ciel pour vous-même, Seigneur, et la terre d'ici pour les enfants des hommes, Et nous ne savons pas de plus réels bonheurs Que les bonheurs cernés par le monde où nous sommes, Nous voulons bien un jour célébrer vos louanges Et nous unir aux chants de vos désincarnés, Mais vos enfants, Seigneur, ils ne sont pas des anges, Et c'est aux cœurs d'en bas que le cœur est lié. Pardonnez-nous, Seigneur, de ne pas oser croire Que le bonheur pour nous ait une autre couleur Que la joie de la source où nos bouches vont boire Et du feu où nos mains recueillent la chaleur. Pardonnez-nous, Seigneur, dans nos prisons captives De songer avant tout aux vieux trésors humains, Et de nous retourner toujours vers l'autre rive Et d'appeler hier plus encore que demain. Pardonnez-nous, Seigneur, si nos âmes charnelles Ne veulent pas quitter leur compagnon le corps, Et si je ne puis pas, ô terre fraternelle, Goûter de l'avenir une autre forme encor. Car les enfants pressés contre notre joue d'homme, Les êtres qu'ont aimés nos cœurs d'adolescents Demeurent à jamais devant ceux que nous sommes, L'espoir et le regret les plus éblouissants. Et nous ne pourrions pas, pétris de cette terre, Rêver à quelque joie où ne nous suivraient pas La peine et le plaisir, la nuit et la lumière Qui brillaient sur le sol où marquèrent nos pas.



JE SUIS PARTOUT

Quelle aventure ! C'est l'impression première qui frappe le lecteur redécouvrant (c'est le cas de quelques-uns d'entre nous, incorrigibles collectionneurs de vieux papiers) ou découvrant (c'est le cas de la plupart, surtout au sein des jeunes générations) ce talentueux feu d'artifice que fut l'histoire de *Je suis Partout*. Immense est le mérite de Pierre Gillieth, digne émule des Bénédictins, d'avoir exhumé des textes à travers lesquels vibre la passion d'une époque de bruit, de fureur et de sang.

En se replongeant (avec délectation) dans les textes de Brasillach, de Rebatet, de Cousteau, de Blond, dans les dessins de Ralph Soupault, d'Hermann Paul et de God, on est frappé par la concentration de talents qu'a su réaliser JSP – d'autant qu'aux rédacteurs habituels venaient s'ajouter de grandes signatures (Marcel Aymé, La Varenne, Jean Anouilh... et tant d'autres, constituant l'aristocratie des lettres françaises) qui apportaient un complément littéraire et artistique (voir les chroniques cinématographiques) au message politique. Message explosif : les hommes de *JSP*, parfois venus du maurrassisme, affichaient sans complexe leur conversion au fascisme, voire, pour certains, au national-socialisme. Et non pas seulement aux temps faciles où la Wehrmacht défilait sur les Champs-Élysées mais aussi et surtout quand survint le crépuscule des dieux. Une façon de faire un grand bras d'honneur aux cloportes. P.V.

Je suis Partout, Anthologie (1932-1944), Auda Isarn, 652 pages, 30€

Terre & Peuple magazine n° 51 juillet 2012

Jean-Luc Jeener, moitié samouraï, moitié apôtre

(...) L'intégrale de Montherlant avec 16 pièces présentées en ce moment depuis le 26 juin fait suite à celle consacrée à Feydeau en 65 pièces ! Il y eut aussi Racine, Corneille, Hugo, Claudel, Marivaux et l'on attend Shakespeare à partir de juin 2007 et peut-être Guitry que Jean-Luc Jeener, avoue-t-il, adorerait monter. On rêverait aussi à une intégrale Anouilh... Dans le cadre des cycles thématiques (à partir de janvier, le prochain traitera du « *Cœur et l'esprit* »), on a pu voir plusieurs œuvres consacrées à Jeanne d'Arc ou une pièce de Brasillach (*La Reine de Césarée*), laquelle fit couler un peu d'encre pas toujours très sympathique (...).

Michel Arbier, *Le Choc du Mois* n°6, novembre 2006

Justice d'exception et politique : la potion amère

(...) En France, quatre années d'occupation allemande avaient suffi, au-delà des clivages politiques traditionnels à opposer, dans un conflit spécifiquement national, les partisans du gouvernement de Vichy à ceux du général De Gaulle. La libération offrait au peuple français, soudain entièrement rassemblé autour du gouvernement provisoire, son unité et son identité. C'est devant les cours de justice que les Français souhaitaient voir juger les criées et les trahisons. C'est également devant elles que ces mêmes hommes, qui avaient cru et suivi le maréchal Pétain, allaient recouvrer leur honneur et mettre un terme à cette « *période trouble* » de leur mémoire. La plupart des décisions prononcées par les cours de justice, n'eurent pas cet éclat, d'autant moins que le temps passait (certes sans apaiser les douleurs, mais il passait), que les procès d'ampleur nationale que connurent la Haute cour ou la cour de Justice de Paris tel le procès de Robert Brasillach (...)

François-Xavier Gosselin, *L'Actualité de l'Histoire*, mars 2005.

Le temps est révolu de l'ancrage du Front national à l'extrême droite. Voilà le débat qu'il faut clore. Qui a lu Robert Brasillach parmi les électeurs du Front national ? Alain Juppé dit qu'il y a une différence de valeurs entre l'UMP et le Front national. **Je ne le crois pas, ou je ne le crois plus.** La vraie différence aujourd'hui avec le Front national porte sur la question de l'Europe, et, par-delà, la confiance dans les atouts du pays pour affronter la crise de la mondialisation. Il n'y pas plus d'extrême droite qu'il n'y a d'extrême gauche. Il y a deux franges isolées et montantes de l'électorat que les partis traditionnels ne doivent plus diaboliser mais comprendre, et, certainement, à terme, intégrer dans deux grands partis recomposés de droite et de gauche.

Michel Guénaire, *Le Monde*, 13 septembre 2012

BRASILLACH A LA PERAUDIERE

Du 30 juillet au 1^{er} août 2012, l'École catholique hors-contrat de La Péraudière – dont le préfet des études est membre des ARB – a organisé les « *Journées Pédagogiques de la Merci* » où les parents des élèves (et anciens) purent se former dans l'esprit de la fondatrice des établissements, Mademoiselle Luce Quenette, elle-même lectrice de Robert Brasillach. Lors de la 6^e conférence, intitulée *Exemple d'étude de l'homme par un chef d'œuvre classique*, l'abbé Jean-Baptiste Claret a choisi une pièce peu connue de Pierre Corneille, *Radogune*. Bien évidemment, évoquant l'œuvre de Corneille, il ne pouvait pas ne pas citer Robert Brasillach, spécialiste de l'écrivain normand. Il le fit à trois reprises, saluant la pertinence et l'esprit d'analyse de ce dernier. Tout d'abord, il signala que Robert Brasillach avait dit : « *Corneille, fils du baroque* », la pièce en question étant dans le répertoire des œuvres romanesques. Dans l'analyse du personnage de Radogune et des deux jumeaux Seleucus et Antiochus, Brasillach les juge « *jeunes, mais lucides* », tout en analysant le mécanisme de la vengeance de la mère des deux fils, la reine Cléopâtre (aucun lien avec la célèbre Cléopâtre VII) qui, après avoir supprimé son mari, veut tuer ses fils et sa bru pour régner seule. Inversement, Radogune veut se venger de cette femme qui

incarne le pays qui a détruit son royaume. Ultérieurement, Brasillach désigne les frères jumeaux comme « *deux agneaux amenés à la boucherie* », même s'il souligne que ces jumeaux ne sont pas uniformes. Seleucus, celui qui mourra des mains de sa mère, est plus impulsif, Antiochus, qui épousera Radogune, est plus mûr. Brasillach fait un parallèle avec *Le Cid*, où l'on retrouve cette même association dans les personnages de Chimène et de l'Infante. On y trouve également cette noblesse de caractère, cette très belle amitié, ces personnages tour à tour lucides, fratricides, tragiques, comme on les retrouve dans la Grèce antique, de Troie à Thèbes. L'École de la Péraudière, où Brasillach est apprécié à sa juste valeur, accueille les garçons du CM1 à la Terminale et se situe à Montrottier (Rhône). Une école sœur, Sainte-Anne-de-la-Providence, accueille les filles du CP à la Terminale et les garçons du CP au CE2 à Saint-Franc (Savoie) et a compté parmi ses élèves Philomena de Tornos, épouse de Jean d'Orléans, Dauphin de France.

Henri de Fersan

REPRIS SUR LE BLOG DES A.R.B

Vendredi 3 février 2012

Brasillach de la BD

« De la vanne acérée pour tous. La gauche, la droite, bien sûr, mais aussi les jeunes, les vieux, les juifs, les Noirs, les journalistes, les pauvres, les riches, etc. Pour tous? Oui, même pour Astérix, sacré "Brasillach de la BD", parce que, sinon, "comment expliquer qu'il n'ait pas fait profiter tout le pays de sa potion magique?". En jeans et veston, allure de jeune premier, Proust pratique la désinvolture, le trait qui tue et une solide érudition. Durant la soirée, on croise Robert Brasillach, donc, écrivain collabo, mais aussi Charles Martel, Talleyrand, et le philosophe Gilles Deleuze... » (*Le Temps*, 28 janvier 2012, « Gaspard Proust, le grand méchant doux »).

Vendredi 3 février 2012

"Fondateur"

« Parmi les spécialistes du Front national, au sein du Parti de Gauche, Alexis a eu le courage de lire chacun des discours, des interviews, des articles de Marine Le Pen et de sa garde rapprochée. Il les a confrontés avec les écrits et traces archivées des fondateurs du fascisme français, de Robert Brasillach à Jacques Doriot. Il faut de l'abnégation pour se confronter à la haine à l'état pur. Alexis l'a fait pour nous et son livre est donc bourré de références, de citations, qui permettent de décrypter les origines mais aussi la cohérence d'une Marine présentée, à tort, comme plus ouverte et démocrate que son Jean-Marie de père. Juste parce qu'elle évite les jeux de mots nauséabonds » (à propos du livre d'Alexis Corbière, *Le Parti de l'étrangère. Marine Le Pen contre l'histoire républicaine de la France*, Éditions La Flibuste).

Vendredi 2 décembre 2011

"pas vocation à être réédité"

Des milliers de livres et autant d'anecdotes et de coups de coeur | Salon du Livre ancien et moderne |

Livres, objets inanimés, avez-vous donc une âme ? ...

Oui ! Cent fois oui ! Pour s'en convaincre, il suffit de venir flâner dans les allées du Salon du livre ancien et moderne, ouvert jusqu'à ce soir à l'hôtel de ville de Douai. Plus de six mille ouvrages s'offrent au regard.

Merveilleuse source d'inspiration, de passion pour les professionnels réunis là. Richard Nowecki, membre de l'association organisatrice, Le Livre à Douai, est intarissable. « Tenez, regardez cet exemplaire d'Histoire du cinéma de Maurice Bardèche et Robert Brasillach. Je l'ai cherché pendant

vingt ans ! » L'ouvrage publié en 1943, sous la plume de deux auteurs certes passionnés de cinéma, mais dont l'Histoire retient surtout l'activisme d'extrême droite, n'avait pas vocation à être réédité. D'où sa rareté aujourd'hui. Richard Nowecki, le « libraire-détective » de Cuincy, a finalement déniché un des rares exemplaires existant à l'abbaye de Belval, lors d'une vente organisée par les soeurs. « Ce métier, c'est un sacerdoce !, confie le patron du Griffon des Flandres. On se consacre parfois pendant une année complète à la recherche d'un seul livre. » Ses chères trouvailles, Richard Nowecki les vend uniquement dans les Salons, dont celui de Douai bien sûr.

On entend la même ferveur dans la voix de Dominique Honnaert. Cette libraire venue du Loir-et-Cher est experte agréée par la Compagnie d'expertise en antiquités et objets d'art. Un agrément rare (ils ne sont qu'une cinquantaine en France). Comme le sont les ouvrages qu'elle présente sur son stand. Comme ces merveilleux livres à systèmes, autrement dit des livres animés qui, génération après génération, font le bonheur des enfants. Ou encore ces exemplaires reliés de la revue Mineurs de France. « J'ai pris un peu de tout : des ouvrages de chasse, des livres sur les faïences... » Les prix vont de 8 E... à plusieurs centaines d'euros. « Par exemple, j'ai ici un Traité des bêtes à laine de 1730 qui vaut 750 E. » On savoure ces moments de partage avec de tels amoureux des livres, qui se confient volontiers aux visiteurs. « Notre métier, c'est aussi de préserver, de transmettre le patrimoine. » Et pour trouver soi-même son bonheur, il n'y a qu'une recette qui vaille : prendre son temps et flâner d'une allée à l'autre. D'un coup de coeur à l'autre. • A-L. T.

Samedi 22 octobre 2011

"la calamiteuse Reine de Césarée"

Dans un entretien donné au magazine *Réfléchir & Agir* (n°39, automne 2011, dossier "Pour une autre culture", p.29), un directeur de théâtre de province déclare : « plutôt que de ressasser nos éternels Montherlant, Anouilh & co, ou la calamiteuse *Reine de Césarée* de Brasillach (qui, heureusement, était meilleur poète et journaliste), il faut réutiliser intelligemment (mais ça demande de la recherche, de la curiosité, du travail et de la roublardise) le reste du patrimoine théâtral. »

Vendredi 21 octobre 2011

"À la Libération, on a vécu dans l'appartement de Robert Brasillach à Paris"

Ci-dessous un article paru dans *Le Progrès* du 20 octobre 2011 :

Résistance : « On avait sincèrement fait le sacrifice de notre vie »

Histoire. La Lyonnaise Denise Domenach, était agent de liaison dans la Résistance pendant la Seconde Guerre mondiale.

Une série événement d'Arte met en lumière des résistants de la Seconde Guerre mondiale venus de toute l'Europe. À Lyon, Denise Domenach Lallich, 87 ans, est entrée dans la Résistance à 16 ans comme agent de liaison. « J'étais une parmi d'autres », observe cette femme dynamique. Troisième d'une famille de neuf enfants, Denise Domenach grandit au sein d'une famille lyonnaise acquise à la Résistance. Son père en est membre. Son frère Jean-Marie est élève en Khâgne au lycée du Parc à Lyon. Il a pour ami Gilbert Dru (1) et pour professeurs le philosophe Jean Lacroix et l'historien Joseph Hours. « À vélo, j'allais chercher chez l'imprimeur Eugène Pons des journaux clandestins comme *Combat*, *Témoignage chrétien* que j'emmenais dans un magasin où des diffuseurs les acheminaient. J'ai fait passer aussi des messages, de l'argent, des faux papiers. En novembre 1942, alors que Lyon est occupée par les Allemands, j'avais pris des cours de calligraphie. J'imitais la signature de commissaires de police sur des faux papiers. Cela se passait dans les sous-sols de la faculté de lettres. On avait un appariteur qui faisait le guet et donnait l'alerte en cas de danger. »

Quand on lui demande si elle craignait alors pour sa vie, Denise répond : « On avait sincèrement fait le sacrifice de notre vie. On vivait dans une espèce de passion ». La peur, elle l'a ressentie au retour d'une mission dans l'Ain : « Ce jour-là, j'étais allée chercher des cartes d'identité vierges à Bourg-en-Bresse. Je suis revenue à Lyon en train. Arrivée en gare de la Croix-Rousse, j'ai cru que j'étais perdue.

Des Allemands fouillaient les passagers. J'ai été sauvée par un cheminot qui m'a fait fuir par les voies. »

« À la Libération, on a vécu dans l'appartement de Robert Brasillach à Paris. On était payé par le Mouvement de libération nationale pour raconter notre parcours. » Puis, lorsque Robert Brasillach a été fusillé, c'est le retour à l'anonymat pour Denise. « Je me suis retrouvée dans une maison de repos pour étudiants résistants à Combloux. C'est la Croix-Rouge suédoise et américaine qui prenait soin de nous. Je me suis mariée en décembre 1946. J'ai repris mes études et des cours puis suis devenue professeur de français. À ce moment-là, on avait envie de vivre notre vie, d'avoir des enfants, ne plus de parler de la guerre. » C'est plus tard, à l'ouverture du Centre d'Histoire de la Résistance et de la Déportation de Lyon que Denise met des mots sur son passé de résistante pour que l'Histoire reste vivace dans la mémoire des plus jeunes.

Marie-Christine Parra

Note :

(1) Résistant abattu par la Gestapo, place Bellecour à Lyon, le 27 juillet 1944, à l'âge de 24 ans.

DOSSIER : SPECIAL BRIGNEAU

EN BREF

Entretien de Paul-Eric Blanrue à Algérie Network, 8 octobre 2011, « Je n'ai jamais surpris Faurisson en flagrant délit de fraude ou de mensonge. »

Rachid Guedjal : Quand l'idée du documentaire t'est-elle venue ?

Paul-Éric Blanrue : Il y a environ un an. L'idée était d'abord d'écrire un livre autour de Faurisson. Je m'en étais ouvert à un ami de l'éditeur Jean-Paul Enthoven, de Grasset, qui m'avait proposé de me présenter à Philippe Sollers, lequel, me disait-il, serait peut-être intéressé de publier un livre de ce genre dans la collection L'Infini qu'il dirige chez Gallimard. Après le succès des Bienveillantes de Jonathan Littell, ouvrage que j'avais analysé dans Les Malveillantes aux éditions Scali, la voie était ouverte pour une telle expérience littéraire. Mais avec le Vénitien Sollers, rencontré au Montalembert devant un verre de J&B, la question ne fut pas abordée... Et puis, plus je relisais l'ouvrage de François Brigneau sur le sujet (Mais qui est donc le professeur Faurisson ?), plus je me rendais compte que la petite biographie qu'il avait brossée du prof ne nécessitait pas de grands ajustements.

Nostalgie : C'est ainsi que Brigneau évoquait Brasillach...

C'était dans *National Hebdo*, en novembre 1989. Il y a longtemps, à l'époque antédiluvienne où le FN ne recherchait pas la respectabilité et se contre-fichait de l'illusion de la dédramatisation. Voici le magnifique hommage de Brigneau à Brasillach : « A mon avis, on pouvait parfaitement le fusiller pour un tas de raisons, toutes plus valables les unes que les autres. Il n'était pas républicain, il n'était pas démocrate, il n'éprouvait pas pour les juifs, le caractère juif, l'intelligence juif, le talent juif, la réussite juive, l'admiration qu'il est utile de manifester. J'ajouterai même qu'il lui arrivait d'être antisémite, ce qui est affreux et, qui plus est, interdit. Il était gai (...) Il aurait voulu que les Français fussent plus conscients de ce qu'était la France et sa magie. Il était amoureux de la vie, des jeunes filles, du soleil sur la Méditerranée, du théâtre, de Paris, de la jeunesse qui passe comme les nuages dans le ciel. Il était simple, et modeste, malgré son étincelante supériorité. Il était d'un courage splendide et pudique. Il l'a prouvé. Dans les périodes troublées et dangereuses, la hauteur, la noblesse, la loyauté, la sincérité, ne pardonnent pas. En outre, il faut bien le reconnaître aujourd'hui, Brasillach, écrivain engagé dans la guerre civile mondiale, avait commis une erreur politique épouvantable (...) Il pensait que la Grande Allemagne pouvait nous protéger d'une double invasion soviétique et américaine. Et puis, raciste sur les bords, oh ce n'est pas beau, à tout prendre, Brasillach préférerait un million de frisés chez lui que six

millions de crépus. Entre les différents types de chleuhs, il avait fait son choix. Le mauvais. Ça ne pardonne pas. Je vous l'ai dit. Je le répète. Les raisons de le flinguer ne manquaient pas ».

Rivarol, 27 avril 2012

Presse : le grand naufrage des autorités morales

Relatant le 16 avril l'inhumation du grand polémiste, et ancien vice-président du Front national, François Brigneau, le Bulletin de réinformation, diffusé le 16 avril par Radio Courtoisie, pouvait ainsi ironiser : « Les journalistes d'extrême gauche Abel Mestre du Monde et Christophe Forcari de Libération hantaient les allées du cimetière. Il s'agissait, pour ces professionnels sycophantes de vérifier si Jean-Marie Le Pen était là. Car la présence du vieux chef aurait pu fournir l'occasion d'une petite campagne de diabolisation contre sa fille, Marine... De l'au-delà, François Brigneau a dû sourire de cette comédie humaine. Voir deux salariés de la banque Lazard, propriétaire du Monde, et de la banque Rothschild, propriétaire de Libération, obligés de suivre son cercueil, quel succès posthume ! »

Florent Dunois, *Polemia*,

QUAND LA LICRA DIFFAME FRANÇOIS BRIGNEAU

Dans le numéro spécial du *Droit de Vivre* n° 638 daté de mars 2012 et entièrement consacré à la dénonciation de Marine Le Pen, Alain Jakubowicz voulant « révéler » le passé du Front National diffame le parti à la flamme en général et François Brigneau en particulier dans les termes suivants : « S'il n'y avait qu'une raison de ne pas voter Marine Le Pen, elle tiendrait dans l'acte de naissance du Front national. Comment en effet voter pour un parti qui a été fondé (notamment) par des collaborateurs, membres du Parti populaire français, le PPF (André Dufraisse), de la division SS Charlemagne (Pierre Bousquet) et de la Waffen SS (Leon Gaultier)? Comment voter pour un parti dont le premier vice-président, François Brigneau (de son vrai nom Emmanuel Allot), a été condamné à la Libération pour avoir appartenu à la milice, organisation supplétive de la Gestapo, dont le serment exhortait au combat contre « la lèpre juive » et dont le chef, Joseph Darnand, a prêté serment à Hitler? Comment voter pour un parti fondé par des hommes qui ont trahi la France? ». Il est vrai que la LICRA est beaucoup moins regardante sur l'appartenance de nombre de ses membres et soutient tant au rang des « collaborateurs » des nazis que dans ceux des staliniens. Alain Poher, membre du bureau directeur de la LICRA, a participé à une hagiographie littéraire du dictateur Nicolae Ceausescu. Rappelons que c'est la même LICRA qui, par le biais de son avocat Robert Badinter, avait collaboré avec la sinistre Securitate pour tenter (en vain) d'extrader un évêque condamné à mort dans son pays. Rappelons aussi que la LICRA – qui s'appelait alors la LICA – fut fondée par Bernard Lecache pour défendre un tueur du NKVD stalinien qui avait assassiné le chef de la résistance ukrainienne. La LICRA touchait alors 10000 francs par mois (6000 euros) de l'ambassade soviétique. Lui succéda Jean Pierre-Bloch, membre de l'association France-URSS, dont l'épouse fut décorée par Staline de la médaille du Soviet Suprême. Jean Pierre-Bloch était le responsable pour la France des B'nai B'rith, une association communautariste juive dont l'avocat est... maître Jakubowicz et dont le responsable roumain était un proche de Ceausescu, le rabbin Moses Rosen.

Par ailleurs, la LICRA n'est pas hostile aux anciens « collabos » quand ils servent ses intérêts. François Mitterrand décoré de la Francisque, Charles Hernu responsable des jeunes PPF de l'Isère, Georges Marchais ancien travailleur volontaire en Allemagne nazie... Sans parler de ceux qui furent collabos après leur passage à la LICA, au premier chef Gaston Bergery, gendre de l'ambassadeur d'URSS à Paris et ambassadeur de Vichy en URSS, co-fondateur avec Lecache du « Front Commun » en 1933... chez qui François Brigneau fit ses premières armes politiques, ce que semble oublier la LICRA, mais également Maurice Rostand (fils d'Edmond), Georges de la Fouchardière (du *Canard Enchaîné*), Georges Dumoulin (CGT), Francis Delaisi, Anatole de Monzie, Félicien Challaye... N'omettons pas les membres de la LICA qui votèrent les pleins pouvoirs au Maréchal Pétain, tels Joseph Caillaux, Paul Marchandeu (père de la première loi « antiraciste » en 1939...), Ludovic-Oscar Frossard, pour ne citer que les plus connus...

Henri de Fersan

Obsèques de François Brigneau : quelques personnalités d'extrême droite mais pas de Jean-Marie Le Pen

Plus d'une cinquantaine de personnes avaient fait le déplacement vendredi 13 avril au cimetière de Saint-Cloud (Hauts-de-Seine) pour l'enterrement de l'ancien milicien et cofondateur du Front national, François Brigneau.

Certaines "personnalités" connues de l'extrême droite étaient présentes pour rendre hommage au polémiste. Comme Jean-Yves Le Gallou, ancien cadre dirigeant du MNR et actuel directeur de la fondation Polémia ; Roger Holeindre, qui avait claqué la porte du FN après l'arrivée de Marine Le Pen à la tête du parti d'extrême droite ; Robert Spieler de la Nouvelle droite populaire, chroniqueur à l'hebdomadaire antisémite et pétainiste *Rivarol* dont Brigneau fit partie lors de son lancement après guerre.

Le négationniste Robert Faurisson était aussi là. Brigneau, proche d'un autre négationniste français, Maurice Bardèche, avait écrit la première biographie de Robert Faurisson en 1992. (A ce propos, nous ne saurions que très chaudement conseiller la lecture d'un livre référence, celui de Valérie Igounet, *Robert Faurisson. Portrait d'un négationniste*, Paris, Éditions Denoël, 2012, 464 pages. Une recension complète de l'ouvrage sera bientôt publiée ici).

Brigneau avait aussi marqué la presse d'extrême droite. Étaient donc là les états-majors de *Minute* et *Présent*. Aramis, dessinateur à *Minute*, a prononcé un discours où il évoquait son ami disparu en rappelant notamment l'attachement de Brigneau à l'écrivain collaborationniste Brasillach et en lançant quelques sous-entendus à propos de Raymond Aubrac, Résistant, mort le même jour. L'assistance était invitée à reprendre, après une prière, le chant "*La cavalcade*", reprise, "*version catho intégriste*" selon l'un des participants, du chant allemand "*J'avais un camarade*".

En revanche, pas de Jérôme Bourbon, rédacteur en chef de *Rivarol*, dont Brigneau partageait pourtant nombre d'obsessions...

Mais il était aussi intéressant de voir qui n'a pas fait le déplacement. Au premier chef, Jean-Marie Le Pen. Il est vrai que les deux hommes étaient brouillés depuis la scission mégrétiste de 1998. Il se murmurait vendredi que Jean-Marie Le Pen n'avait pas fait le déplacement pour ne pas porter préjudice à sa fille à quelques jours du premier tour. Le FN est assez embarrassé par la mort de Brigneau. Aucun communiqué officiel n'est paru après sa mort. Marine Le Pen ne le portait pas dans son cœur, et c'était réciproque. Au Front, seul Bruno Gollnisch avait publié sur son blog un billet qui a ensuite été rapidement retiré. Yvan Benedetti, président de l'Oeuvre française (OE, pétainiste), s'en est ému sur son site La Flamme. Pour autant, ni lui, ni Pierre Sidos - fondateur de l'OE- n'étaient présents jeudi au cimetière.

Abel Mestre, blog « droite extrême », 13 avril 2012

Front national : François Brigneau, un mort encombrant

François Brigneau ? C'était un nom peu connu du grand public, un homme qui vient de mourir peu avant de pouvoir être centenaire, une légende de l'extrême droite, l'un des cofondateurs du Front national dont il fut le premier Vice-Président, et une signature qui a traversé la presse d'extrême droite, de "*Minute*" à l'organe officiel du FN. C'est l'histoire d'un homme qui connut les mutations de l'extrême droite en restant pour sa part attaché à un noyau idéologique indéfectible.

Né en 1919 sous l'identité d'Emmanuel Allot, son premier engagement le mène en 1939 à militer pour Gaston Bergery, ex-radical-socialiste qui désormais plaide pour un régime autoritaire allié de l'Allemagne. Durant Vichy, Allot rejoint le collaborationniste Rassemblement National Populaire puis la Milice, à laquelle il se flattait d'avoir adhéré le 6 juin 1944, jour du Débarquement allié. Emprisonné à la Libération, il a l'occasion de côtoyer Robert Brasillach avant son exécution, et il lui conservera une admiration littéraire et intellectuelle sans faille. Libéré, il participe en 1946 au

lancement d'un périodique très inspiré par la pensée du doctrinaire de l'Action Française Charles Maurras, et anime, avec Pierre Boutang et Antoine Blondin, une feuille spécialisée dans la dénonciation de la corruption politique. Il prend le nom de plume de François Brigneau lors de la co-fondation d'un journal antisémite, avec Maurice Gait (ex-commissaire général à la Jeunesse sous Vichy) et Léon Gaultier (ex-Waffen SS, cofondateur d'une maison de disques avec Jean-Marie Le Pen). Il évolue néanmoins ensuite quelques années entre les gaullistes de choc et l'extrême droite. Finalement, il rejoint la direction du Front National pour l'Algérie Française de Jean-Marie Le Pen, structure qui souhaitait chapeauter tous les groupements hostiles à l'indépendance algérienne, mais qui, malgré les 60.000 militants revendiqués n'en regroupait sans doute qu'un millier, peu organisé.

Pour la première élection présidentielle au suffrage universel, François Brigneau participe à l'équipe, également menée par Jean-Marie Le Pen, qui porte la candidature de Jean-Louis Tixier-Vignancour. Après l'échec (5,2% des suffrages), il produit pour un éphémère parti des tracts "Stop à l'invasion algérienne en France" destinés au milieu ouvrier. Le propos n'aborde toutefois pas la question de l'immigration en termes d'économie mais demeure dans la pure polémique altérophobe. C'est un thème anti-Arabs qu'il développe également volontiers dans Minute dont il est rédacteur-en-chef. Cette hostilité et l'idée qu'Israël représente une porte de sortie pour les Européens juifs le mènent également à y soutenir l'État hébreu, position qu'il rejette plus tard. Il y fulmine volontiers contre l'antiracisme, désignant ainsi le MRAP (Mouvement contre le Racisme et pour l'Amitié entre les Peuples) tel "un mouvement juif d'inspiration communiste". Il ne quitte le journal qu'à la moitié des années 1980, quand Patrick Buisson (l'actuel conseiller "droitier" de Nicolas Sarkozy) s'installe à sa direction et souhaite modérer le ton. Brigneau préfère alors rejoindre le très radical Choc du Mois, en compagnie de néo-droitiers, de nationalistes-révolutionnaires et de l'ex-Waffen SS Christian de La Mazière.

C'est son aura en tant qu'éditorialiste de "Minute" qui lui vaut sa place auprès des jeunes militants de l'ex-Mouvement Occident quand ils fondent le mouvement Ordre Nouveau (1969). Quand ceux-ci décident de tenter de réunir toute l'extrême droite au sein d'une nouvelle structure, le Front National, ils cherchent un président pour leur futur FN, mais essuient plusieurs refus. François Brigneau leur suggère quelqu'un : Jean-Marie Le Pen. L'entente est complexe à mettre en place. Quand une réunion accouche du parti le 5 octobre 1972, le FN dispose de trois co-présidents : Le Pen, Brigneau et Guy Ribeaud, un proche de Georges Bidault. Ce dernier offre l'avantage d'apporter avec lui l'aura de son parcours, de la Résistance au combat pour l'Algérie française en passant par les gouvernements de la IV^e République. Mais Bidault repart avec ses hommes au bout d'une semaine. Il demande à son proche l'ex-Waffen SS Pierre Bousquet de rester. Le climat est alors si tendu que Bousquet accompagne Jean-Marie Le Pen à la préfecture lors du dépôt des statuts. Finalement Le Pen est seul Président, Brigneau est Vice-Président, Bousquet est Trésorier. Avec François Duprat, Brigneau part à Rome obtenir le soutien matériel du néofasciste MSI (Movimento Sociale Italiano).

Brigneau plaide alors pour la normalisation de l'extrême droite. Déjà, à l'été 1971, il avait démissionné de son mandat à la direction d'Ordre Nouveau pour protester contre la stratégie de violences suivie par le mouvement. Au congrès de 1972 entérinant la décision de fonder le FN, Brigneau avait été l'un des principaux soutiens à la dénomination "Front National pour l'Unité Française" (toujours l'intitulé officiel du parti) en concurrence avec celle de "Front National pour un Ordre Nouveau". Début 1973, il plaide vigoureusement pour la simple dissolution du mouvement activiste au sein du nouveau parti électoral. Mais Ordre Nouveau est interdit par l'État à la suite de la nuit de violences du 21 juin 1973 qui l'oppose aux activistes d'extrême gauche (76 policiers blessés). Les anciens chefs d'Ordre Nouveau et Brigneau rentrent en guerre avec Jean-Marie Le Pen pour le contrôle du FN, puis, vaincus, fondent le Parti des Forces Nouvelles après avoir soutenu la candidature de Valéry Giscard d'Estaing à la présidentielle de 1974.

François Brigneau était un homme d'un caractère entier. A partir des années 1980, la façon dont il se focalise sur le soutien aux négationnistes, le poids du lobby sioniste en France et la délégitimation d'Israël le rend parfois peu aisé à gérer pour ses camarades. Comme la direction du quotidien "Présent", lui émet une critique à ce propos il en claque la porte. Sa plume étant glorieuse dans son milieu, l'organe officiel du FN, "National Hebdo", le récupère à bras ouverts. C'est au haut-parleur que tous les soirs de meeting de la "tourné des plages" de Jean-Marie Le Pen en 1987 on annonce son ralliement. Son style fait que le journal gagne en personnalité, mais aussi en difficulté.

Comment gérer politiquement un homme dont les articles transpirent d'antisémitisme ? Le constat s'impose et Jean-Marie Le Pen demande en Bureau Politique du FN que toute mention à sa personne et au parti disparaissent du journal, désormais officiellement indépendant.

Par ailleurs, Brigneau s'était rapproché de la pensée contre-révolutionnaire en se convertissant au catholicisme intégral lefebvriste. Il mène "L'Anti-89", une association destinée à riposter aux commémorations du Bicentenaire de la Révolution... et qui espérait réunir un million de Français dans une manifestation le 15 août 1989 ! Pour la commémoration de la mort de Louis XVI, Brigneau s'était également fait remarquer en déclarant "la cocarde, on ne l'a jamais dit, c'est l'étoile jaune renversée". On lui doit encore une hagiographie de Robert Faurisson (à laquelle on préférera très avantageusement la somme que Valérie Igounet vient de publier à ce sujet : Robert Faurisson, portrait d'un négationniste, Denoël). En somme, il n'est rien d'étonnant à ce que, après avoir soutenu la scission mégrétiste, Brigneau se soit retiré sur son Aventin. Ses manies n'étaient plus guère en phase avec le politique.

C'est ce qui explique aussi l'attitude très réservée du FN aujourd'hui. Déjà, lors de l'enterrement de Pierre Bousquet, les seuls cadres du FN présents avaient été Roger Holeindre (qui a quitté le parti en 2011) et Roland Gaucher, ancien membre du RNP de Marcel Déat comme Brigneau. Quand on évoque les cofondateurs peu démocrates du parti, son actuelle direction a pour habitude de citer Georges Bidault et son passé résistant, omettant de préciser qu'il n'eut pas le temps de détenir une carte, c'est, si on ose dire, de bonne guerre. Le cas Brigneau est plus complexe, car la lecture de ses articles de presse a contribué à former bien des militants et cadres. Mais manifestement la discrétion est de mise. En effet, après l'annonce du décès, Bruno Gollnisch a réagi sur son blog en publiant un article. Très vite, le texte a été effacé et remplacé par un simple portrait. A son tour, il disparaissait. Des blogs frontistes qui avaient repris le premier document l'ont également enlevé de la Toile. On aura compris : pas d'hommage à rendre, Brigneau c'était le XX^e siècle, c'était "avant". C'était juste un homme ayant marqué six décennies de l'extrême droite.

Nicolas Lebourg, *le Nouvel Observateur*, 12 avril 2012

NDLR : Il ne suffit pas d'être universitaire dans la ville natale de Brasillach pour être un « spécialiste » de l'extrême droite. Brigneau n'a pas été « converti au lefebvriste », et encore moins au lefevrisme... vu qu'il n'a jamais été baptisé. Pour prendre un langage compréhensible pour notre *Beobachter* du *Völkisch* (puisqu'il se proclame « observateur du populisme » et que le *Völkischer Beobachter* – journal officiel de la troisième mouture de l'Empire allemand – se traduit par « l'observateur populaire ») : « Le camarade Brigneau était solidaire avec Mgr Lefebvre dans sa lutte ». De même, les « travaux » universitaires de Valérie Igounet ont été taillés en pièce façon tweed par le plus british des dissidents historiques français...

Brigneau, dernier linceul de l'extrême droite maréchaliste

L'extrême droite cultive les rancunes tenaces et les haines vivaces. Hier, en toute fin d'après-midi, pour l'enterrement de François Brigneau décédé à 92 ans, de son vrai nom Emmanuel Allot polémiste et journaliste à Minute, Rivarol et Présent entre autres feuilles d'extrême droite, pas un seul des dirigeants du Front National n'avait fait le déplacement pour assister à son inhumation au cimetière de Saint-Cloud. Pas même son voisin et président d'honneur et fondateur du Front National, Jean-Marie Le Pen. En 1998, lors de la scission entre mégrétistes et fidèles de Le Pen, la plume acerbe de Brigneau s'était mise alors au service des «*félons*» et des «*puputschistes*». Une offense que Le Pen n'a visiblement pas oubliée, malgré «*l'honneur et la fidélité*», devise de la Légion étrangère à laquelle a appartenu le patron du FN, dues aux vieux camarades de combat. Même l'ancien numéro deux du parti lepéniste, Bruno Gollnisch, qui lui a rendu un vibrant hommage sur son blog, était absent. Mais son ancien garde du corps, durant la campagne interne était, lui, venu rendre un dernier hommage à cette figure historique de l'extrême droite française avec une petite centaine d'autres personnes.

En 1972, François Brigneau, breton de Concarneau, avait participé aux côtés de Jean-Marie Le Pen, breton de la Trinité-sur-Mer, à la création du FN. «*Cela valait peut-être mieux que Le Pen ne soit pas*

là. *Parmi nos amis, certains n'auraient pas apprécié sa présence*», explique Roger Holeindre, lui aussi un des derniers grognards du parti lepéniste. Et puis, à quelques jours du premier tour de l'élection présidentielle, il n'aurait peut-être pas été bon pour le père de la candidate frontiste, Marine Le Pen, de s'afficher aux obsèques d'un ancien milicien, incarcéré à Fresnes à la libération, à quelques cellules de l'écrivain antisémite, Robert Brasillach, condamné à mort pour *«intelligence avec l'ennemi»*.

De manière détournée, François Brigneau qui n'a jamais renié ses convictions maréchalistes, avait rendu hommage à l'écrivain collaborationniste en publiant *«Mon après guerre»*, le pendant de *«Notre avant guerre»* de Robert Brasillach. Jean-Yves Le Gallou, ancien dirigeant du FN et un des principaux lieutenant de Mégret lors de la scission, tenait les cordons du poêle. Tout comme le *«pape»* du révisionnisme en France et grand ami de Dieudonné, Robert Faurisson, coiffé d'un petit bob de pluie. François Brigneau, fils d'un instituteur socialiste et pacifiste avant-guerre avait toujours été un des ardents défenseurs du sulfureux professeur. *«A Concarneau, il n'y avait pas beaucoup de juifs car il n'y avait pas beaucoup d'argent»*, avait-il écrit. Hasard du destin, le milicien François Brigneau est parti le même jour que le résistant Raymond Aubrac.

De son vrai nom *«Raymond Samuel»* comme n'a pas manqué de le mentionner Aramis, de son vrai nom Philippe Colombani, ancien conseiller régional frontiste d'Ile de France, dessinateur du journal Minute qui a prononcé l'oraison funèbre de François Brigneau. *«Le plat de résistance des médias»*, a-t-il poursuivi à propos de cette figure de la lutte contre l'occupant nazi et le régime de Vichy. Le chœur Montjoie Saint-Denis a accompagné la dépouille, en chantant *«la cavalcade»*, version soft du chant *«j'avais un camarade»*, lui-même traduit de l'allemand.

Bien que n'étant pas baptisé, François Brigneau aura été accompagné de deux prêtres traditionnalistes en soutane, récitant le *«je vous salue Marie»* de Chartres et chantant le *«dio salve regina»* en latin. Hier, au cimetière de Saint-Cloud, à l'ombre des façades élégantes des hôtels particuliers de cette avenue cossue, l'extrême droite enterrait un pan de son passé qu'elle ne se résout pas à ensevelir.

Christophe Forcari, *Libération*, 13 avril 2012

... ET PAR SES AMIS

FRANÇOIS BRIGNEAU, UN HOMME LIBRE

Né le 30 avril 1919 à Concarneau, le Breton Emmanuel Allot, alias Julien Guernec et surtout François Brigneau, s'est éteint le 9 avril près de Paris. Grand admirateur de Robert Brasillach bien qu'issu d'une famille de gauche, il le côtoya fin 1944 à la prison de Fresnes (où lui-même était incarcéré depuis la Libération pour "faits de collaboration") jusqu'à l'exécution du jeune écrivain le 6 février 1945. Journaliste talentueux, polémiste redoutable, féru d'histoire, François Brigneau fut d'abord grand reporter dans la grande presse parisienne puis fit une très grande carrière dans la presse anticonformiste ("Rivarol", "Minute", "Présent"...), d'où de nombreux procès en vertu des lois Pleven et Gayssot, notamment pour avoir traité Anne Sinclair, actuelle épouse de Dominique Strauss-Kahn, de "pulpeuse charcutière casher". Cet homme libre et de grand courage était aussi l'auteur de nombreux livres et pamphlets (dont "Terreur, mode d'emploi", contre la Révolution française). Dans le domaine qui nous occupe, on lui doit un chaleureux portrait-enquête de Robert Faurisson paru en 1992 dans "Les Derniers Cahiers" sous le titre "Mais qui est donc le professeur Faurisson?" L'inhumation aura lieu le vendredi 13 avril à 14h 15 au cimetière de Saint-Cloud. L'équipe de Bocage partage la peine de sa famille et de ses amis.

Note. Un mot de lui nous est resté à jamais: Alors que le regretté Serge de Beketch lui annonçait qu'il venait de découvrir, à la lecture du "Mémoire en défense" du Pr Faurisson, que ce dernier avait raison, François Brigneau lui avait répondu: "Bienvenue en enfer!"

Blog Koenigsberg, 11 avril 2012

Lu sur La Flamme :

Emmanuel Allot [...] prend le pseudonyme de François Brigneau pour entamer une carrière dans la presse à grand tirage.

En 1954, il obtient le Grand prix de littérature policière pour son polar *La Beauté qui meurt*.

Il a écrit pour *Paroles françaises*, journal du Parti républicain de la liberté détenu par André Mutter, *La Dernière lanterne*, *Indépendance française*, *France dimanche*, *Le Rouge et le noir*, *Constellation*, *La Fronde*, *Rivarol*, *Ciné monde*, *L'Auto-Journal*. Il a été ensuite rédacteur en chef à *Spectacle du Monde*, éditorialiste à *Télé Magazine*, grand reporter à *Paris Presse*, *L'Intransigeant* et à *L'Aurore* et enfin collaborateur à *Minute*. Ses éditoriaux vengeurs, souvent dirigés contre le président Charles de Gaulle, contribuèrent à faire la réputation du journal. Il est un temps rédacteur en chef de *Minute* et en demeure l'éditorialiste vedette jusqu'au milieu des années 1980.

Participant au comité de campagne de Jean-Louis Tixier-Vignancour, lors de l'élection présidentielle française de 1965, il est ensuite membre du mouvement Ordre nouveau, puis cofondateur du Front national, dont il est de 1972 à 1973 le vice-président. Il s'éloigne ensuite du Front national lors de la scission qui voit une partie de ses membres fonder le Parti des forces nouvelles (PFN). Il se rapproche plus tard à nouveau du FN, sans pour autant faire partie de l'appareil du parti. Il a collaboré en tant qu'éditorialiste, dans les années 1980 et 1990, à l'hebdomadaire *National-Hebdo*, dont la rédaction est domiciliée dans les locaux du Front national. Il fut également le responsable de la rubrique télévision de *National-Hebdo*, signant ses articles du pseudonyme féminin de Mathilde Cruz.

François Brigneau a également compté parmi les fondateurs du quotidien *Présent*, mais il s'en est éloigné en 1985 à la suite d'un désaccord avec le directeur de la rédaction Jean Madiran.

François Brigneau s'emploie régulièrement dans ses éditoriaux à dénoncer l'influence exercée par la communauté israéliite. Il fut plusieurs fois condamné pour écrits antisémites par la 17^e chambre correctionnelle de Paris.

En 1992, lors de l'acquiescement de Paul Touvier (condamné par la suite à la réclusion criminelle à perpétuité), François Brigneau écrit : « *En 1945, les crimes commis par les Français qui s'étaient rebellés contre le gouvernement légitime et légal de leur pays furent absous, quelle que fût leur horreur [...] et celle-ci ne manqua pas. En revanche, les crimes commis par les Français obéissant aux ordres du gouvernement légitime et légal de leur pays continuèrent d'être poursuivis et condamnés, longtemps après la Libération. [...] La vraie revanche de l'humanité sur le crime, c'est la chambre d'accusation qui vient de la prendre. Elle a blanchi et libéré Touvier. [...] Quant à moi, après ma mort, conclut M. Brigneau, je voudrais qu'une plaque fût apposée sur ma maison. On lirait ces mots : "Ici, pendant la chasse à l'homme, Paul Touvier et les siens furent reçus chaque fois qu'ils le désirèrent".* »

Lorsqu'éclata, fin 1998-début 1999, la crise entre partisans de Jean-Marie Le Pen et ceux de Bruno Mégret, entre lesquels il ne voulait choisir, François Brigneau se résolut à quitter *National-Hebdo* et se brouilla avec Jean-Marie Le Pen, dont il était pourtant l'un des meilleurs amis. Après cette semi-retraite involontaire, il a toutefois continué d'assurer une chronique régulière dans *Le Libre Journal de la France Courtoise*, publication « décadaire » animée par Serge de Beketch.

12 avril 2012

L'hommage de Bruno Gollnisch à François Brigneau censuré par le bureau politique du FN

Mais internet laisse des traces donc voici l'éloge de Gollnisch (censuré ensuite) :

« Un talent au service de la haine » : c'est sous ce titre que Jean-François Kahn, dans le défunt magazine *L'Évènement du jeudi* consacra il y a plus de 20 ans un article élogieux mais sans concession à l'écrivain breton, éditeur et journaliste-militant nationaliste François Brigneau.

De son vrai nom Emmanuel Allot, il est décédé lundi soir à Saint Cloud à l'âge de 90 ans. Ironie du destin, personne n'aurait pu prévoir qu'il passerait de vie à trépas à quelques heures d'intervalle seulement avec une grande figure de la *geste résistancialiste*, l'antique militant d'extrême

gauche Raymond Aubrac, 97 ans, de son vrai nom Raymond Samuel, co-fondateur du mouvement «Libération Sud». « Aubrac » fut « l'une des dernières personnalités de la Résistance à avoir connu Jean Moulin, « le dernier survivant des chefs de la Résistance réunis et arrêtés en juin 1943 à Caluire (Rhône) avec le chef du Conseil national de la Résistance (CNR) » précise l'Afp.

Certes Aubrac-Samuel et Brigneau-Allot avaient au moins en commun d'avoir mis leur peau au bout de leurs idées à une certaine période de leur vie puisque c'est au lendemain du débarquement de Normandie que ce dernier s'engagea dans la Milice ce qui n'était assurément pas le moment le plus confortable pour le faire.

Condamné à la Libération, François Brigneau sort de la prison de Fresnes au bout d'un an et écrira dans de nombreux journaux : *L'Auto-Journal*, qui servira de « sas de décontamination » à un certain nombre de personnes désignées à la vindicte publique par les communistes et les gaullistes, *Paroles françaises*, *La Dernière lanterne*, *Indépendance française*, *France dimanche*, *Le Rouge et le noir*, *Constellation*, *La Fronde*, *Ciné monde*. Rédacteur en chef à *Semaine du Monde*, éditorialiste à *Télé Magazine*, il sera également grand reporter à *Paris Presse*, *L'Intransigeant* et à *L'Aurore*.

Bien sûr, plus près de nous, plusieurs générations de lecteurs nationaux se souviennent avec bonheur de ses articles, de ses éditoriaux, notamment sous les pseudonymes de Mathilde Cruz ou de Caroline Jones- à la fois ciselés et joyeusement féroces qu'il publia dans *Minute* jusqu'au milieu des années 1980 - dont il fut un temps rédacteur en chef-, mais aussi dans *Le Libre Journal de la France Courtoise* de Serge de Beketch, *Le Choc du Mois*, ou encore *National Hebdo*, hebdomadaire « officieux » du FN pour beaucoup de frontistes. Un métier à risque qui lui valut de subir à plusieurs reprises les foudres très coûteuses de la justice.

Au nombre des fondateurs du quotidien *Présent*, Brigneau, fut aussi cofondateur du Front National dont il fut brièvement le vice-président de 1972 à 1973 avant d'en claquer la porte puis d'y revenir en 1978 mais sans y occuper de fonction. Lors de la scission mégrétiste de 1998- 1999, refusant de choisir entre Jean-Marie Le Pen et Bruno Mégret, il quitta *National Hebdo* et débuta alors une semi retraite sur le plan purement politique, tout en continuant d'écrire.

Ami des « Hussards » et notamment d'Antoine Blondin, écrivain hors pair de polars savoureux -Grand prix de littérature policière en 1954 pour *La Beauté qui meurt-*, Brigneau revint indirectement sur le devant de la scène en 2010, lorsque les très à gauche Éditions Baleine ont pris la décision de rééditer un de ses romans policiers, *Faut toutes les buter*. Ce qui entraîna le départ de cette maison d'édition du fanatique extrémiste de gauche Didier Daeninckx.

Une polémique qui en dit long constate Bruno Gollnisch, sur les réflexes stalinien encore vivaces chez de nombreux intellectuels dit «progressistes ». Mais plus largement encore sur la chape de plomb du politiquement correct qui s'est abattu sur le paysage intellectuel français. Cette interdiction qui est faite de « penser en dehors des clous » est d'ailleurs plus forte que jamais et cantonne les « hérétiques » à la confidentialité ou les condamne au silence. Il n'en a pas toujours été ainsi : jusqu'au milieu des années soixante-dix, des auteurs sulfureux comme Brigneau, Mabire ou Saint-Loup étaient respectivement édités chez Gallimard, Fayard et Balland, aux Presses de la Cité, et souvent publiés en livre de poche.

D'une résistance l'autre, les opposants au totalitarisme mondialiste et à ses collabos plus moins volontaires, savent que le grand souffle d'air frais qu'apporterait en France une victoire de l'opposition nationale, populaire et sociale, serait aussi salvateur dans le domaine des *oeuvres de l'esprit*. Avec la mort de François Brigneau, c'est un témoin privilégié de l'histoire tumultueuse de la droite nationale depuis 1945 qui nous a quittés.

En attendant, gageons qu'à l'heure où nous écrivons ces lignes, l'ami Brigneau, ce grand amoureux de « *la France du sang, du sol et du ciel* », a retrouvé l'ami Blondin son grand copain, le long cortège de nos chers disparus, et qu'ils ont certainement beaucoup de choses à se dire !

Source : Le Blog de Bruno Gollnisch (avant censure)

Il était le meilleur

Notre presse de réfractaires et de contre-révolutionnaires vient de perdre son doyen. Parmi nous, depuis plus d'un demi-siècle, il était le meilleur. Il était aussi romancier, historien, et orateur de meetings. Mais c'est dans le journalisme, je crois, qu'il avait davantage le don, l'imagination, le mot juste et la formule qui frappe. Aucune rubrique, de l'éditorial politique au reportage du Tour de France, ne lui était étrangère, et dans chacune, il inventait une manière, un style inédit. Pour faire la chronique de la télévision, il avait créé le commentaire anticipé des programmes annoncés, afin de n'être jamais en retard auprès des téléspectateurs, c'est une invention qui a été beaucoup imitée. Il aimait l'écriture, il aimait la mise en pages, il aimait l'esprit d'équipe et l'improvisation, il aimait ce métier, il l'avait appris sur le tas, il savait qu'il y excellait. Brasillach avait distingué son talent et pressenti la puissance de feu de sa forte personnalité, il lui avait donné cette sorte d'encouragement qui peut être décisif dans une destinée. Il l'avait retrouvé voisin de prison et avait consacré à « l'ami têtue » une strophe dans Le Testament d'un condamné qu'il écrivait à Fresnes après sa condamnation à mort. C'est une strophe dont le murmure à mi-voix vient accompagner aujourd'hui le départ de François Brigneau :

Cher Well, notre sainte colline,
Le petit peuple du marché,
La rue grouillante où l'on chemine,
Les charrettes des maraîchers,
Ils sont à toi, ami têtue,
Qui dans l'ombre toujours devines
Ce que l'espoir jamais battu
Malgré l'apparence dessine

La sainte colline est la colline Sainte-Geneviève, « Well » est l'abréviation d'Emmanuel (Allot), les charrettes des maraîchers et la rue grouillante, quelques-uns peut-être s'en souviennent, était la rue Mouffetard. L'âme de François Brigneau fut marquée pour toujours par le souvenir de Robert Brasillach, et par l'atmosphère de ces temps-là.

La génération de François Brigneau a eu vingt ans pour l'entrée dans la Seconde Guerre mondiale, suivie en 1940 par le désastre militaire le plus grand de l'histoire de France. Et puis il y eut la divine surprise du maréchal Pétain, « travail-famille-patrie », le pays réel de la France française. Ce fut la génération des « quarante millions de pétainistes », bientôt submergés, disséminés, voire exécutés avec ou sans jugement. François Brigneau, longuement emprisonné sans motif et sans preuve, fut libéré après avoir été torturé d'une manière particulièrement immonde et cruelle. A vingt-six, à trente ans, il avait le sentiment d'avoir complètement fait l'expérience de la vie. Elle ne faisait que commencer, mais toute sa vie, malgré l'extrême diversité de ses œuvres littéraires et politiques, il a gardé en lui quelque chose de « l'homme qui a connu tout cela ». Son admiration filiale pour le Maréchal, sa ferveur pour Brasillach, son horreur du gaullo-communisme, sa méditation sur Israël, – vieilles histoires, diront peut-être quelques étourdis, – ont constitué une grande part de son enracinement personnel.

Ecrivain, journaliste, polémiste, il ne fut pas un homme de cabinet. Je le vois du côté de Montaigne (frotter et limer sa cervelle contre celle d'autrui) plutôt que de Pascal (demeurer en repos dans une chambre). Il était un cycliste homologué. Il fut un marin breton naviguant à la voile d'un bout à l'autre de la Méditerranée. Il était un fin cuisinier pour ses amis, – et un franc buveur, un gai luron, plein de farces et de drôleries, pas au point cependant d'effacer un mince filet persistant de mélancolie. J'essaie de me répéter ce qu'il écrivait en 1992 à la mort d'Arletty : « Elle vient de nous quitter, discrètement, pour ne pas nous faire de chagrin. » J'essaie... Eh bien, ça ne marche pas.

Jean Madiran, *Présent*, 12 avril 2012

François Brigneau, nécrologie du PDF

François Brigneau, de son vrai nom Emmanuel Allot nous a quitté. Il sera enterré vendredi à 14h15 au cimetière de Saint-Cloud.

Il est né le 30 avril 1919 à Concarneau. Emmanuel Allot était un grand admirateur de Robert Brasillach, qu'il rencontra durant l'Occupation et côtoya plus tard à la prison de Fresnes. Le lendemain du débarquement allié en Normandie, il s'engage dans la Milice. Arrêté, il est condamné pour faits de collaboration. Il sort de prison au bout d'un an et se marie à la nièce de Georges Suarez. Il entame ensuite une carrière dans la presse, en prenant tout d'abord le pseudonyme de Julien Guernec. Il est l'ami du romancier et journaliste Antoine Blondin et tente lui-même une carrière littéraire, étant alors rattaché au courant des Hussards. Il se spécialise un temps dans les chroniques humoristiques rédigées en argot parisien. Il prend le pseudonyme de François Brigneau pour entamer une carrière dans la presse à grand tirage. En 1954, il obtient le Grand prix de littérature policière pour son polar *La Beauté qui meurt*.

Il a écrit pour *Paroles françaises*, journal du Parti républicain de la liberté détenu par André Mutter, *La Dernière lanterne*, *Indépendance française*, *France dimanche*, *Le Rouge et le noir*, *Constellation*, *La Fronde*, *Rivarol*, *Ciné monde*, *L'Auto-Journal*. Il a été ensuite rédacteur en chef à *Spectacle du Monde*, éditorialiste à *Télé Magazine*, grand reporter à *Paris Presse*, *L'Intransigeant* et à *L'Aurore* et enfin collaborateur à *Minute*. Ses éditoriaux vengeurs, souvent dirigés contre le président Charles de Gaulle, contribuèrent à faire la réputation du journal. Il est un temps rédacteur en chef de *Minute* et en demeure l'éditorialiste vedette jusqu'au milieu des années 1980.

Participant au comité de campagne de Jean-Louis Tixier-Vignancour, lors de l'élection présidentielle française de 1965, il est ensuite membre du mouvement *Ordre nouveau*, puis cofondateur du *Front national*, dont il est de 1972 à 1973 le vice-président. Il s'éloigne ensuite du *Front national* lors de la scission qui voit une partie de ses membres fonder le *Parti des forces nouvelles* (PFN). Il se rapproche plus tard à nouveau du FN, sans pour autant faire partie de l'appareil du parti. Il a collaboré en tant qu'éditorialiste, dans les années 1980 et 1990, à l'hebdomadaire *National-Hebdo*, dont la rédaction est domiciliée dans les locaux du *Front national*.

Il fut également le responsable de la rubrique télévision de *National-Hebdo*, signant ses articles du pseudonyme féminin de Mathilde Cruz.

François Brigneau a également compté parmi les fondateurs du quotidien *Présent*, mais il s'en est éloigné en 1985 à la suite d'un désaccord avec le directeur de la rédaction Jean Madiran.

François Brigneau s'emploie régulièrement dans ses éditoriaux à dénoncer l'influence exercée par la communauté israélite. Il fut plusieurs fois condamné pour écrits antisémites par la 17^e chambre correctionnelle de Paris.

En 1992, lors de l'acquiescement de Paul Touvier (condamné par la suite à la réclusion criminelle à perpétuité), François Brigneau écrit : « En 1945, les crimes commis par les Français qui s'étaient rebellés contre le gouvernement légitime et légal de leur pays furent absous, quelle que fût leur horreur [...] et celle-ci ne manqua pas. En revanche, les crimes commis par les Français obéissant aux ordres du gouvernement légitime et légal de leur pays continuèrent d'être poursuivis et condamnés, longtemps après la Libération. [...] La vraie revanche de l'humanité sur le crime, c'est la chambre d'accusation qui vient de la prendre. Elle a blanchi et libéré Touvier. [...] Quant à moi, après ma mort, conclut M. Brigneau, je voudrais qu'une plaque fût apposée sur ma maison. On lirait ces mots : "Ici, pendant la chasse à l'homme, Paul Touvier et les siens furent reçus chaque fois qu'ils le désirèrent". »

Lorsqu'éclata, fin 1998-début 1999, la crise entre partisans de Jean-Marie Le Pen et ceux de Bruno Mégret, entre lesquels il ne voulait choisir, François Brigneau se résolut à quitter *National-Hebdo* et se brouilla avec Jean-Marie Le Pen, dont il était pourtant l'un des meilleurs amis.

Après cette semi-retraite involontaire, il a toutefois continué d'assurer une chronique régulière dans *Le Libre Journal de la France Courtoise*, publication « décadaire » animée par Serge de Beketch.

L'extrême droite invitée chez le Poulpe.

Le Poulpe » est une collection de romans policiers antifascistes publiée aux éditions Baleine, inaugurée en 1995 avec *La petite écuyère a café* de Jean-Bernard Pouy, directeur de collection originel. Bien que chacun des épisodes soit écrit par un auteur différent, on y suit les aventures d'un même personnage, Gabriel Lecouvreur, un détective surnommé « Le Poulpe » à cause de ses longs bras. La collection a été adaptée au cinéma en 1998 (*Le Poulpe*, le film), et certains numéros ont été adaptés en bande dessinée à partir de 2000 (*Le Poulpe* en bande dessinée). La « bible » de la collection a été écrite conjointement par les trois premiers auteurs : Jean-Bernard Pouy, Serge Quadrupani et Patrick Raynal. Jean-Bernard Pouy, qui a fondé et dirigé la collection à ses débuts, déclarait ne pas faire de sélection dans les manuscrits, les publiant dans leur ordre d'arrivée pour rendre compte sans filtre de ce qui s'écrit. De cette façon la collection a rapidement dépassé les 100 épisodes, très inégaux mais attirant des signatures d'horizons très divers : maîtres du roman noir, habitués des collections blanches ou encore des amateurs, des collectifs. Depuis janvier 2009, la collection est dirigée par Stéphanie Delestré. Admirateur de Robert Brasillach, engagé dans la Milice, François Brigneau a été rédacteur en chef de *Minute*, membre d'Ordre nouveau, cofondateur et vice-président du Front national. Les éditions Baleine viennent d'avoir la mauvaise idée d'exhumer un livre qu'il écrivit en 1947, peu après sa sortie de Fresnes où il avait été incarcéré pour cause de collaboration avec l'occupant nazi durant la Seconde Guerre mondiale. A dire vrai, François Brigneau (89 ans) n'a pas écrit un « Poulpe », mais Baleine lui ouvre ses portes et comme cet éditeur n'est connu que pour la série du Poulpe, on peut considérer qu'il est invité chez Gabriel Lecouvreur ! Dès lors, des auteurs du Poulpe s'émeuvent de cette exhumation, nauséabonde, comme on va pouvoir en juger ci-dessous. Quelques-uns, avec Didier Daeninckx, lancent une pétition ouverte aux auteurs de Baleine demandant "le retrait immédiat de leur nom et de leurs œuvres du catalogue des éditions Baleine." D'autres lecteurs de polars rétorquent que les signataires devraient alors pointer pareillement les éditions Gallimard qui publièrent Céline, Drieu Larochelle, Blondin et... Brigneau. Au-delà de la possible querelle (qui pourrait faire diversion), voici le cri écoeuré d'un écrivain qui n'a jamais faibli dans son combat contre l'extrême-droite, auteur d'un Poulpe et par ailleurs critique littéraire à l'Humanité : Roger Martin. Il nous donne à lire le premier chapitre du livre que les éditions Baleine viennent d'inscrire à leur catalogue. Effrayant !

Maxime Vivas

IGNOMINIE ! FRANCOIS BRIGNEAU CHEZ LE POULPE !

A CELLES ET CEUX QUI NE CONNAITRAIENT PAS LE MILICIEU FRANCOIS BRIGNEAU, JE RECOMMANDE DE LIRE LE PREMIER CHAPITRE DE SON ROMAN PUTRIDE, HELAS PUBLIE CHEZ... BALEINE ! SANS COMMENTAIRES !

ROGER MARTIN

Le Grand Soir, 22 février 2010

NDLR : Notons le style délicieusement rétro de la missive, très stalinien sous viagra. Les amis des bêtes déploreront l'absence de la vipère lubrique... Roger Martin, auteur d'ouvrages qui le hisse au rang d'un Prix Nobel (Elie Wiesel), n'arrive décidément pas à accepter que son frère milite aux côtés de Jacques Bompard alors que lui est encarté au PCF...

FRANÇOIS BRIGNEAU CRITIQUE DE CINEMA

Il a été rappelé jeudi dernier, au "Libre journal du cinéma" de Philippe d'Hugues, que François Brigneau, parmi ses multiples activités journalistiques, fut l'un des premiers, sinon le premier critique de cinéma de l'hebdomadaire *Rivarol*, en 1951-1952, et qu'il collabora également à *Cinémonde*. Grâce à l'obligeance de Jean-Paul Angelelli, un texte de FB a pu être lu à l'antenne par Philippe Ariotti. Voici l'extrait en question, tiré d'un compte rendu du film de Sacha Guitry *La Poison* (« Sacha Guitry : Le meurtre serait-il la forme de divorce la plus répandue dans nos campagnes ? », *Rivarol*, n°71, 30 mai 1952, p. 5) :

« [...] si ce diable d'homme n'a jamais servi le cinéma, il sait se servir de lui, je veux dire qu'il a réussi à y trouver son langage. Celui-ci, j'en suis convaincu, n'a rien à voir avec le vrai langage cinématographique, et c'est pourquoi j'ai employé, au départ de cette chronique, l'expression "divertissement filmé", M. Guitry, pour raconter une histoire, préférera toujours les mots aux images. C'est un homme de théâtre. Ce n'est pas un cinéaste. La chose est une fois pour toutes entendue. Mais cet homme de théâtre ne manque pas d'idées cinématographiques. Il fut l'un des premiers, sinon le premier, à employer le récitant dans *Le Roman d'un tricheur* (1936). Ici, il invente une nouvelle présentation : à la place du générique, l'auteur vient présenter ses interprètes. L'idée est amusante, encore que mal réussie. En effet, les petits côtés de M. Guitry, ses tics, ses manies, sa superbe – qu'il force comme au *catch* le lutteur désigné pour jouer méchants outre son rôle – ne vont pas sans gêner. Mais l'invention est amusante et le public, qui adore être dans le coup, suit avec intérêt cette promenade à travers les coulisses du studio, à la recherche des artistes et techniciens qui ont travaillé à la réalisation de *La Poison*.

« A la tête des premiers, il faut naturellement mettre Michel Simon. Puissant, lent, épais, il joue de son visage boursoufflé avec un art et une intelligence remarquables. On dirait Wallace Berry et Raimu ; toutes les bonnes brutes américaines mâtinées de paysans français, rusés compères et naïfs matois. C'est prodigieux.

« Disons encore qu'en présentant *La Poison* M. Sacha Guitry fait voir le décor d'une prison et laisse tomber :

« – Je vous assure que la vérité a été respectée. Je l'ai vérifiée moi-même.

« La foule rit, d'un gros rire de gorge, satisfait. La même foule qui, au mois d'août 44, essayait de rompre les barrages d'agents pour venir lui cracher au visage. »

<http://mister-arkadin.over-blog.fr/article-fran-ois-brigneau-1919-2012-critique-de-cinema-103718369.html> Lundi 23 avril 2012

MORT D'UN GEANT

François Brigneau est mort. Sur la grande île de Pâques nationaliste, une statue tombe. Une de plus. François est parti rejoindre les grands anciens dans l'au-delà. Robert, Maurice, Paul, Georges, Jean, ceux de la génération sacrifiée. Et ceux de celle de la reconstruction, Vladimir et Jean. Ceux qui croyaient dans le soleil vaincu, qu'il soit symbolisé par la Croix ou la roue solaire. Nous avons travaillé ensemble, tant à *National Hebdo* qu'au *Libre Journal*, au temps où j'étais petit poussin parmi les glorieux Chanteclairs, et où nous avons tout deux un schnauzer à la maison. Pour les jeunots, François Brigneau, c'était l'ami de Robert. Cette génération qui a tout offert jusqu'à sa vie, pour tenter de nous donner un monde meilleur. C'est celui qui – à nos yeux – gagnait un cran dans notre Légion d'Honneur par passage à la XVII^e. Celui d'une cause où, comme à Concarneau, il n'y a pas d'argent à prendre, juste des coups. Dieu étant justice, il lui permit de voir de son vivant la caleçonnade (molletonné, le caleçon) du *Sofitel* et le mari de la boulangère dans un drôle de pétrin guère azyme. Volonté divine, sa mort le même jour que le vieux sanguinaire stalinien Raymond Samuel alias

« Aubrac », son exact antithèse. Le trépas de ce dernier fut pleuré par tous les officiels. Y compris Marine Le Pen. Le trépas du premier ne le fut d'aucun d'entre eux. Y compris Marine Le Pen.

La nécrologie de celui qui fut l'un de mes modèles, plus chrétien que bien des « baptisés », sera symbolique. C'est une chanson de Jean-Claude Darval datant de 1960 : « *Y 'avait dans l'désert qui conduit tout là-bas / Un homme rude et fort qui marchait à grands pas / Derrière, un p'tit gars lui emboîtait le pas / Mais n'y arrivait pas. Papa, ô Papa, attends-moi, je n'peux pas / Papa si tu vas à grands pas fait ton pas / Un pas c'est un pas et ton pas je ne l'ai pas / Papa, ô Papa, je n'peux pas. Parfois le bonhomme s'arrêtait pour laisser/ Laisser au gamin le temps d'le rattraper / Sitôt qu'ils étaient à nouveau rassemblés / Alors il repartait. (Refrain) La marche avançait mais le temps défilait / Notre homme vieillissait, le gamin grandissait / Son pas s'allongea et maintenant pas à pas / Ils s'en allaient là-bas. (Refrain) Y 'avait dans l'désert qui conduit tout là-bas / Un homme rude et fort qui marchait à grands pas / Laissant derrière lui un vieillard qui a dit : Adieu, j'arrête ici. Va, va, mon p'tit gars, d'un bon pas, n'attends pas Mon pas est trop las, va tout seul vers là-bas / Un jour tu verras un gamin qui suivra / Ton pas et le rattrapera / Un jour tu verras un gamin qui suivra / Ton pas et le dépassera !* » C'est cette chanson qui me vient à l'esprit quand je me rappelle de lui. C'est une excellente parabole de la droite nationale française. Ceux qui avaient cru en l'Europe nouvelle ont marché dans le désert, puis, ne pouvant en sortir, ont transmis le flambeau à la génération qui voulut sauver l'Empire, dont quelque uns *last but not least* étaient des anciens ennemis (Bidault, Soustelle, Salan, Arrighi, Holeindre...). Eux-mêmes marchèrent, puis, épuisés par les ans, transmirent la flamme à ceux qui voulaient préserver une métropole désormais envahie... C'est cette génération, la mienne, qui marche dans le désert. Mes enfants sont à mes côtés. Ils finiront la traversée. Ou pas. L'essentiel est que la flamme de la mémoire ne s'éteigne jamais. François Brigneau est parti rejoindre le Maréchal, ses frères miliciens Darnand, Touvier, les 76 martyrs du Grand-Bornand et les 150.000 de la révolution gaulchévique de 1944-46, ce qu'André Figueras – mort dix ans plus tôt – appelait *La Terre verte*. Ils sont désormais sujets du royaume d'Achéron les deux frères ennemis de 1940, cette impitoyable guerre civile. Le gendre de Brossolette et neveu par alliance de Suarez. L'ancien FTP et l'ancien Milicien. Le médaillé de la Résistance et l'épuré de 1944. Le pratiquant de tous les dimanches et le non-baptisé. Pour paraphraser Saint Paul, il n'y a plus de communistes, de socialistes, de centristes, de libéraux, de conservateurs, de monarchistes, de fascistes. Il n'y a plus que des gens de bonne volonté qui prêchent dans le désert comme le fit Jean le Baptiste. C'est mal vu de le dire, même maintenant, surtout maintenant (Tours est décidément la dernière ville où faire des Congrès...) mais « *mon honneur s'appelle fidélité* ». François Brigneau fut l'homme de cette fidélité. Fidèle aux siens contre ses ennemis, contre ceux qu'il avait cru ses amis. Et si Robert Brasillach sera pour toujours notre James Dean, celui qui ne sera jamais vieux, François Brigneau sera pour toujours « papy François » qui nous racontaient les temps révolus d'une France que nous n'avons pas connue et qui était encore la France. Et dans notre Puy-de-Dôme, un bouquet de violette pour les martyrs du camp de la mort de Saint-Rémi, un autre pour ceux des casernes du 92^e RI, un autre à Aigueperse pour Marguerite Thivat, et un dernier à Châteldon pour Monsieur le Président du Conseil.

François Brigneau était plus qu'un écrivain, plus qu'un témoin. Il était la mémoire. Le renier sous prétexte de *Perestroïka* d'un sous-Gorbatchev de canton relève de la haute trahison. Pleurer Samuel « Aubrac » et ignorer Brigneau, c'est choisir son camp. C'est applaudir à l'agonie de Josette Garnier, 15 ans, torturée à mort par le premier nommé pour crime de frère FFI et non FTP. C'est applaudir à une certaine idée de la France, celle où on tue des enfants pour crime de mauvaise filiation, c'est celle des centres de tortures de Paris et Toulouse dirigés par ces « grands humanistes » que furent le docteur Petiot (ancien conseiller général socialiste) et Pierrot-le-Fou (Loutrel, pas Bodein, même si les deux s'y connaissent en torture de jeunes femmes « malpensantes »), celle où on assassine à la sauvette, où on dénonce, où on pille, où on assassine le prêtre, le poète, l'industriel, le noble. On peut demander beaucoup au nom de la *realpolitik* : de voter pour un jeanfoudre au second tour, d'arrondir les angles, de mettre de l'eau dans le vin pour avoir du beurre dans les épinards. Mais renier nos frères, nos martyrs, nos amis, jamais ! *Non Possomus !* On sait depuis 1942 que le sabotage de la marine est parfois l'ultime et douloureux sacrifice.

Henri de Fersan

FRANÇOIS BRIGNEAU VU PAR LUI-MEME

En 1994, pour ses 75 ans, François Brigneau publia le n°3 de la 3^e série de *Mes derniers cahiers*. Intitulé comme il se doit *75 ans... Un cahier anniversaire*, il permet de faire mieux connaissance avec le natif de Concarneau. Interrogé par la fidèle Anne Le Pape, il raconte son enfance, son engagement, ses positions sur la politique et la société. Issu d'un milieu ancré très à gauche (son père, instituteur anticlérical et franc-maçon fut membre quelques mois du Parti Communiste avant de rallier la SFIO, sa mise au placard pour ces raisons par Vichy ne l'empêcha pas d'être épuré en 1944), il milita avant guerre pour Gaston Bergery, au parcours politique pour le moins original puisque cet avocat de gauche, marié à une israélite qui faisait de lui le gendre de l'ambassadeur de Staline en France, allait rallier Vichy par pacifisme. Venant de la Bretagne francophone, Brigneau ne fut jamais attiré par l'autonomisme breton, qu'il jugeait comme une entreprise de négation et de destruction de la France. Engagé dans la Milice après l'invasion américaine, il participa à la garde du cercueil de Philippe Henriot. « *Vous auriez mieux fait de le garder vivant !* » avait déclaré Brasillach. En ce qui concerne la question juive, qui lui valut tant d'ennuis, il en prit conscience au milieu des années trente, quand des socialistes autrichiens fuyant Dollfuss vinrent quémander de l'aide à son père instituteur. François Brigneau était alors stupéfait de voir ceux qui, dans *l'Internationale*, chantaient que les balles des soldats étaient pour leurs généraux, se muaient d'un coup en bellicistes farouches, voulant à tout prix faire la guerre à l'Allemagne. Comme il n'y a rien de nouveau sous le soleil, François s'est éteint au moment où les mêmes coteries veulent à tout prix nous voir guerroyer en Irak, en Libye et en Syrie (qui n'était pas question d'attaquer il y a 30 ans quand Saddam Hussein, le colonel Kadhafi et Assad père étaient alignés sur Moscou...). Il retrouvera les dites coteries en 1956, lors de la percée poujadiste, répétition générale des méthodes utilisées ultérieurement contre le Front National, qui n'avaient plus rien de démocratiques (les méthodes, pas le FN qui ne l'a été que trop...). A 75 ans, Brigneau avait eu une vie riche : bourreau de travail, il aborda tous les genres littéraires avec un talent qui ne déclina jamais. On dit du cow-boy tué en duel qu'il est « *mort les bottes aux pieds* ». François Brigneau est mort stylo en main. Alors qu'il n'avait encore que 75 ans, il nous a livré quelques conseils, en quelques sorte son héritage politique. Rappelons-les, faisons-les apprendre à nos enfants car ils sont précieux (les conseils, les enfants aussi d'ailleurs) : « *Il faut éviter les règlements de comptes personnels surtout avec les amis, ex-amis, pseudo-amis (...) éviter les combats de chapelles... N'attaquer que devant, et plus haut* ». « *Ne jamais être un mercenaire. Ne servir que des causes françaises...* ». « *Si nos polémiques ne les dérangent pas, croyez-vous qu'ils se donneraient la peine de fabriquer des lois et de mobiliser la répression judiciaire pour nous faire taire ?* »



Comment parler de Brigneau et Brasillach sans évoquer *Mes derniers cahiers*, troisième série n°4, quatrième série n°1 et 2, qui constituent les trois tomes de *À Fresnes au temps de Robert Brasillach*. Même si le premier volume est surtout consacré à l'arrestation de Brigneau le 16 octobre 1944, c'est parce qu'il avait été dénoncé aux staliniens comme « secrétaire de Robert Brasillach » et qu'il « pourrait faciliter l'arrestation de ce dernier » qu'il fut arrêté. Détail sinistrement cocasse, le NKVD tricolore étant moins professionnel que celui de Moscou, les tortionnaires du 12, rue François Miron ignoraient (ou feignaient d'ignorer) que Brasillach était arrêté depuis bien longtemps... Dans un pays où « la haine est un devoir national » (*L'Humanité*, 11 janvier 1945), on fusille sans relâche, surtout quand Willard, l'apologiste des procès de Moscou, à la haute main sur les cours de Justice. Dans le monde des lettres, le premier à tomber est Georges Suarez. Son « ami » Kessel ne fera rien pour lui. « *Kessel était plus juif qu'ami* » conclut Brigneau. Brasillach suivra. Brigneau raconte, cite les journaux d'époque. La barque de Charon a des airs de ferry philippin. Brigneau rappelle le courage de Brasillach devant la mort. Mais il rappelle aussi qu'il ne fut pas le seul. Il rend hommage aux miliciens Boero et Neroni dont le premier eut ces dernières paroles au procureur Vassart, qui n'en menait pas large : « *Vous avez dit que les miliciens étaient un ramassis de voyous, d'escarpes et d'assassins ; Je vous souhaite de vivre un jour au milieu d'hommes qui montrent autant de générosité et de pureté. Et maintenant, vous allez voir comment nous savons mourir. Vous pouvez vous retirer.* ». Vassart, qui n'eut pas plus de chance avec l'amiral Chack qui lança, peu avant sa mort : « *Où est-il ce monstre assoiffé de sang ?* ». Arrivé à Fresnes deux jours après Brigneau, Robert Brasillach ne sait pas encore qu'il n'en ressortira que pour mourir. Brigneau nous livre une anecdote sur le poème *Noël en taule* : Il fit part à Brasillach sa gêne sur la septième strophe : « *Les chefs qui lâchent leurs garçons, Ceux qui s'enfuient, ceux qui sont riches, Boivent sec dans leurs réveillons De la Bavière ou de l'Autriche, Mais nous autres dans nos prisons Nous sommes contre ceux qui trichent* ». Bassompierre (qui aura le triste « honneur » d'être le dernier fusillé de l'épuration en 1948) et les autres étaient parti en Allemagne non pour fuir mais pour continuer le combat. Sur l'arrestation de Brasillach, sur son incarcération, sur sa mort, Brigneau consacre tout un volume, le troisième. Tout d'abord, il rappelle les conditions cornéliennes de l'arrestation du poète martyr : « *Faute de lui passer les menottes, on avait arrêté sa mère, son beau-père, sa sœur Suzanne, Maurice Bardèche. Alors, il n'avait pas hésité. Il avait mis un peu de linge, ses affaires de toilette, quelques vivres dans un sac de campagne et, de son pas élastique, il avait quitté sa planque (Cette cachette lui avait été aménagée par une de ses amies. Tout était prévu pour une retraite de plusieurs semaines ; plusieurs mois peut-être. A une condition : que cette amie fût là. Or elle se trouvait retenue dans le midi. Les trains ne roulaient pas. Elle finit par regagner Paris, en camion-stop. Quand elle arriva, Robert Brasillach venait de partir pour la Préfecture de Police, non sans avoir remis les clefs à la concierge. Le destin...) pour se rendre à la Préfecture de Police « à travers Paris surchauffé ».*

Il évoque également un sujet rarement traité : les liens entre Brasillach et l'église catholique. Bien que profondément marqué par l'injuste condamnation de l'Action Française entre 1926 et 1939, il était resté fidèle à la religion de ses ancêtres : « *Le chrétien, chez Brasillach, j'ai mis longtemps avant d'en mesurer l'importance. Ni les Poèmes de Fresnes, ni la lecture de Domrémy, sa première pièce, écrite en 1932, publiée quelque trente ans plus tard dans les Œuvres complètes, ni la relecture du Procès de Jeanne, ne me mirent sur la voie. Pour moi, Robert était un stoïque gai. Deux mots clefs ouvraient son monde : le mot bonheur et le mot honneur. Il était le poète de la vie, de la chaleur (...) En tout cas, mon oreille n'était pas assez exercée pour entendre, sous le chant païen, le chant profond.* » Brigneau rappelle qu'à 29 ans, Brasillach écrivait : « *Nous savons sous quelle forme exacte Pierre Corneille récitait son Pater. Nous savons aussi comme il saluait la Vierge envers qui il avait une dévotion particulière. Je ne crois pas qu'il puisse être tout à fait indifférent de connaître le Pater et l'Ave Maria de Pierre Corneille. On imagine que les poètes français, après leur mort, doivent recevoir comme récompense le droit de suivre l'office de la Sainte Vierge dans le missel traduit par Pierre Corneille.* » La position religieuse de Brasillach – qui avait fait le Pèlerinage de Chartres – est celle d'un homme qui fut blessé dans sa foi par une hiérarchie qui – les évêques allemands et autrichiens en tête – confondait politique et religion et dont le point culminant sera avec Vatican II le triomphe du cléricalisme. Le poète Brasillach aurait certainement approuvé les paroles de Serge Lama : « *Je crois en Dieu hélas, plus du tout dans ses prêtres, Il s'est glissé chez eux des Judas et des traitres. Un vent d'Est a soufflé,*

glacial, qui dénature leurs sermons inspirés par la Nomenclature. Et s'ils lèvent encore leurs mains jointes au ciel, Le Capital de Marx est leur nouveau Missel... ». Pour Brasillach, Dieu était « Celui dont on ne parle pas » par respect, celui à qui incarne une foi « qui est un couronnement et un sommet, un refuge dans les plus grands périls, une espérance intacte et en réserve, et non pas mêlée à la vie de tous les jours ». En 1932, dans sa préface du Procès de Jeanne d'Arc, il ajoutait : « Le catholicisme ne nous enseigne-t-il pas que l'homme doit s'efforcer à l'imitation du Christ, et que les saints sont les êtres qui ont le plus merveilleusement pastiché la ressemblance du Seigneur ? Jusque dans leurs corps, certains d'entre eux ont, à force d'amour, retrouvé les stigmates de la Croix, des clous de la lance », ajoutant en 1941 : « On pourrait tirer du Procès de Jeanne d'Arc une sorte de catéchisme [et y apprendre comment] nous est enseignée la manière non de fuir le monde mais de le transmuter par une alchimie de chaque jour... Ce que Dieu a créé nous aide à l'écouter ».

Dans 75 ans... Un cahier anniversaire, Brigneau cite une lettre de Brasillach à Rebatet du 14 août 1943 « Soyons logique avec nous-mêmes : en 1938, nous criions que nous n'allions pas monter dans le bateau qui sombre des Tchèques ; en 1939, Déat se moquait de ceux qui voulaient mourir pour Dantzig. Faudrait-il aujourd'hui mourir, nous, pour que Dantzig reste allemand ? Je réponds non ! Je suis contre le bolchevisme parce que c'est la mort totale. Pour le reste, je suis germanophile et Français. Français plus que national-socialiste, pour le dire. En cas de danger, c'est à sa nation qu'il faut se rattacher. Elle seule ne trompe point. (...) Je ne porterai la main à aucune dénationalisation. Plusieurs de nos amis, consciemment ou non, y versent, il faut bien le dire. Alors que notre journal passait, parmi même des adversaires, pour être resté « le plus français », on veut en faire maintenant l'organe à devise « le fascisme, le fascisme seul ». C'est du maurrassisme à l'envers ». Et Brigneau de conclure : « C'est exactement ce que je ressens (...) Même s'il s'en défendait, Brasillach était pour l'essentiel maurrassien... le plus maurrassien de JSP. Malgré sa germanophilie, somme toute récente, et peut-être plus sentimentale que réelle, ses racines politiques étaient profondément implantées dans le terreau de l'Action française ».

A la dernière page du 3^e tome, une lettre adressée le 28 janvier 1945 par Brasillach à son cher « Well ». Well, c'est François Brigneau. « Mon cher Well, Voici une lettre que je fais un peu à l'avance, et qui n'est pas pour autre chose que pour te redire toute mon amitié. Nous n'avons pas eu le loisir de nous connaître bien longtemps, depuis tout juste une année, mais nous avons pu nous connaître assez profondément. Je ne veux pas faire de littérature, mais tu sais que je suis très fier de t'avoir connu et de t'avoir inspiré de l'amitié. Je voudrais que l'avenir te garde, qu'il garde D. et le petit que vous allez avoir. Je n'ai pas de conseils à te donner, ni pour lui, ni pour toi. Je n'ai jamais voulu donner beaucoup de conseils à personne. Je sais tout ce que tu feras, je sais tout ce que tu es. Cher Well, il me semble que tu avais beaucoup de choses à m'apprendre. Je ne dis pas cela par fausse modestie, je le dis parce que c'est vrai, et j'aurais pu sans doute t'en apprendre aussi. J'ai été heureux de te retrouver dans ces sombres murs, où tu me ramenaient mes derniers mois de liberté. Puisses-tu les quitter bientôt. Je t'embrasse fraternellement, Robert. »

Parmi tous les poèmes et citations de Brasillach mis en exergue par Brigneau, l'un date du 30 janvier 1945 : *L'Enfant honneur*. Un autre breton, de La Trinité-sur-Mer, fit redécouvrir ce texte à la France entière. Mais ceci est une autre histoire que nous avons vu dans le précédent numéro...

FRANÇOIS BRIGNEAU HISTORIEN

Était-ce de son père instituteur que François Brigneau tenait ses talents éclectiques ? Toujours est-il qu'il fut non seulement journaliste, polémiste, romancier, mais également historien.

Contrairement à ce que croit la majorité des Français, le 14 juillet n'est pas la fête de la France. En choisissant cette date anniversaire de la prise ou, plus exactement, de la surprise de la Bastille, le Nouveau Régime ne fête que son imposture originelle. Il célèbre une falsification historique. Il glorifie les crimes de guerre civile.

La Bastille n'était pas le symbole de l'oppression judiciaire qu'en ont fait les historiens de la République. Elle servait peu, et rarement contre le peuple. De 1782 à 1789 on n'y compta, en moyenne, que douze prisonniers par an, tous ou presque nobles ou bourgeois. Le 14 juillet 1789 il ne s'en trouvait que sept : quatre escrocs à la fausse lettre de change ; un Irlandais enfermé pour démence

depuis sept ans ; un autre fou, embastillé depuis 1759, et le comte de Soulages que son père fit incarcérer pour "*crimes atroces et notoires*".

A l'origine, la Bastille était une des portes, la porte Saint-Antoine, chargées de défendre Paris. Huit tours rondes, hautes de quatre et cinq étages, en faisaient une forteresse. Devenue prison, elle conserva son gouverneur et sa garnison. En 1789, celle-ci était forte de 127 hommes, occupés surtout aux services. Quinze canons, placés au faite des tours, servaient à tirer des salves et ne pouvaient braquer en bas. Placées à l'entrée, trois pièces de campagne rappelaient la vocation première de la Bastille. Enfin, ne l'oublions pas, la troupe disposait de douze fusils de rempart, du modèle dit "amusettes du comte de Saxe". Malheureusement six d'entre eux avaient rendu l'âme. Bref, rien qui pût inspirer une haine farouche entraînant l'insurrection.

La Bastille comptait si peu dans le système répressif du gouvernement du roi que sa démolition était décidée. Le sieur Corbet, inspecteur de la Ville de Paris, avait déjà dressé le plan de la place Louis XVI qui devait lui succéder. On peut le voir au musée Carnavalet.

Lors de l'assaut, dont l'héroïsme continue, après deux siècles, à faire l'admiration des foules, la puissance de feu de la garnison ne s'exprima que par un seul coup de canon. Il n'y eut pratiquement pas de combat. Beaucoup d'assaillants succombèrent en tombant dans les fossés, poussés par l'enthousiasme et la boisson. D'autres se tuèrent par maladresse. La Bastille se rendit quand les canons de l'émeute furent pointés sur la porte d'entrée. Croyant à la promesse qu'il ne serait fait aucun mal à la garnison, M. de Launay, le gouverneur, donna les clés du petit pont-levis.

Aussitôt c'est la ruée. La populace envahit la cour intérieure. Deux invalides – soldats que l'âge et les blessures ont rendu inaptes aux armes – sont tués. L'un est transpercé de coups de sabres et de piques. L'autre est pendu. Trois officiers sont assassinés. Dans le mouvement, la meute hurlante entraîne M. de Launay vers l'Hôtel de Ville. J'ai toujours une pensée émue pour lui quand je vais manger des solettes et boire une bouteille de chablis au "Dôme Bastille". C'est à qui lui portera des coups de poings, de pieds, de bâtons, de crosses, de piques. Le malheureux perd son sang par vingt blessures. Le sang excite toujours la canaille. Un patriote, encore plus patriote que les autres, prend son courage à deux mains. Il lui décolle la tête du tronc, l'embroche à la pointe d'une pique et la montre à la foule, dans les clameurs.

Trois jours durant, la tête de ce pauvre M. de Launay fut promenée dans Paris, au-dessus d'un écriteau où l'on pouvait lire "*M. de Launay, gouverneur de la Bastille, traître et parjure au Peuple*". En 1989, au cours des festivals du Bicentenaire, on se demande pourquoi nous n'avons pas eu droit à la reconstitution de cet épisode. Les intermittents du spectacle n'auraient pas fait grève. En émeutiers, ils auraient montré une sincérité bouleversante.

Convenons cependant qu'il n'y avait pas de quoi faire une fête nationale.

Le Libre Journal de la France Courtoise, juillet 2003

**N'oubliez pas notre Assemblée générale 2012, le samedi 17 novembre
à 16 heures au Café Papon, à Genève en compagnie de nos invités.**

François Brigneau

On ne présente plus le roi de la petite reine, polémiste de génie — même L'ÉVÉNEMENT DU JEUDI en convient. Il n'est guère de journaux de droite qui se soient faits sans qu'il n'y fût pour quelque chose. Il fut aussi l'âme de MINUTE, l'un des fondateurs du quotidien PRÉSENT. Il est maintenant chroniqueur attitré du CHOC DU MOIS et de NATIONAL-HEBDO.

Il s'est aussi lancé dans le combat contre-révolutionnaire en présidant aux destinées du mensuel L'ANTI 89.

Notons qu'il a également signé de nombreux livres : recueil de chroniques politiques et de souvenirs, polars, romans sentimentaux, études historiques.

Toujours d'accord pour prêter main forte aux jeunes entreprises, il nous a fait cadeau de ce texte superbe. Qu'il en soit remercié.

LA DERNIERE CLASSE
OU NAISSANCE DU
GHETTO

par François Brigneau

Aussi loin que le quartier se souvienne, la directrice de l'école de la rue Che Guevara a toujours été Mlle Hamel. Cela tient, en partie, aux méthodes d'éducation en vigueur. Considérée avec méfiance comme un élément réactionnaire de la connaissance, la mémoire est désormais négligée. Du coup, le souvenir tombe en désuétude. Le passé ne remonte pas au-delà des dernières vacances. Il n'est plus qu'un halo diffus que le présent traîne derrière lui, comme un nuage.

Si pénétrante qu'elle soit, cette explication n'est pas la seule. Il faut lui en adjoindre une autre, plus prosaïque. Depuis la déclaration de l'ONU sur la libre circulation des personnes dans le sens Sud-Nord et des biens dans le sens Nord-Sud, l'indigène du secteur s'est beaucoup renouvelé. Cela limite la réminiscence.

Mlle Hamel, elle, n'a pas bougé. Elle a toujours l'air d'avoir cinquante ans. De l'automne au printemps elle porte les mêmes lainages brunâtres qui font penser à la bure des prisons, comme on en voyait aux condamnés avant que ne leur fut octroyée la nouvelle tenue des Centrales: blazer bleu-marine deux boutons, pantalons gris-tennis, chemise blanche, cravate club. Réforme astucieuse qui permet de repérer le prisonnier permissionnaire au milieu d'une population fagotée de blue-jeans délavés et de chandails à chevrons.

L'été doit être précoce, éclater dès juin, avec ses matinées voluptueuses où la lumière commence à danser dans la chaleur qui monte et ses midi immobiles pour que Mlle Hamel s'autorise à changer d'uniforme. Elle remplit alors une robe de tussor jaune paille, sans manches et à l'encolure carrée, qui lui va comme un sac.

A ce détail, le lecteur perspicace aura peut-être pressenti

que Mlle Hamel n'a pas la taille mannequin. Elle est bâtie comme un parallélépipède, comme une tour cylindrique, un donjon, entièrement pris dans la masse, les hanches et les épaules à l'alignement. L'hiver, quand il tombe des cordes, sous son ciré jaune, à capuche, ses seins majestueux et ses fesses imposantes ressemblent à une bouée de sauvetage enfilée de guingois. C'est le seul relief de la construction. Grande comme une armoire normande, Mlle Hamel approche le quintal. Elle marche pourtant à toute allure, à grandes enjambées et en force. Il faut l'avoir vue, en pleine récréation, jaillir du groupe des institutrices avec qui elle patrouillait sous la véranda et, traversant la cour, comme un bulldozer, la tête dans les épaules, s'en aller empoigner deux galopins qui se frictionnaient dans un coin, pour savoir ce que sont la vitesse et la puissance. Quand l'histoire militaire de la France était enseignée dans les écoles et que les mots du vocabulaire troupier faisaient encore image, les assistantes de Mlle Hamel l'appelaient : « Le Cuirassier », « Le Dragon », « Le Tank ». Aujourd'hui elle la baptisent « Chéri-Bibi ». C'est le nom d'un énorme malfrat, à mine patibulaire, principal personnage d'une bande dessinée qui vient de valoir à son auteur le prix Nobel de littérature.

Malgré la référence, cette comparaison ne fait pas honneur aux nouvelles institutrices. Elles n'ont pas bien regardé Mlle Hamel. Plus exactement, elles n'ont pas su la voir... Sans doute le visage qu'elle montre sous un casque de cheveux raides, poivre et sel et coupés à la garçonne, peut paraître ingrat et hommasse. On peut n'y remarquer que la mâchoire épaisse, le nez bourguignon, les sourcils touffus et à géométrie variable, comme Pompidou, et, sur la lèvre inférieure, imitant un bouton pression, une verrue d'où sortent trois poils en tortillon. Mais c'est oublier le regard, un beau regard en amande, sombre et lustré, où le courroux allume parfois ses feux et que l'indignation fait brasiller mais qui, le plus souvent, sous de longs cils andalous cache comme une tare la soie de la tendresse et de la pitié. C'est un regard comme n'en ont plus que les rares enfants élevés dans les îles, un regard où palpitent la reconnaissance, la bonté et l'innocence étonnée.

Cette année-là, comme les précédentes, par routine et acquit de conscience, Mlle Hamel avait ouvert son école huit jours avant la rentrée. Dans les temps d'autrefois, elle y recevait avec une curiosité renouvelée les institutrices récemment nommées qu'inquiétaient la couleur des jours

qui les attendaient. On discutait programme, tableaux, horaires du prof de gym, roulement de la cantine et de l'étude. Après quoi, Mlle Hamel offrait le thé, dans son bureau, devant un buste en plâtre de Marc-Aurèle, avec des petits gâteaux anglais et, selon l'heure, un doigt de liqueur de myrtilles.

Elle accueillait également les parents des nouveaux, en essayant de deviner, derrière les masques sournois et fabriqués, les teignes, les cafards, les abrutis, les ricaneurs, les boxeurs, les précoces sexuels et l'enfant doué, gentil, ouvert, malin, intelligent, espiègle, dansant, charmeur, la récompense des vieux instits. Après quoi, Mlle Hamel remettait le règlement de l'école où il était souligné, in fine, que la discipline la plus stricte serait exigée et qu'elle ne connaissait pas de dérogation.

Peu à peu, les mœurs évoluant et le souci de la communicabilité obligeant chacun à commencer par écouter ses voix, ses visites préliminaires, de courtoisie et d'intérêt, s'étaient espacées. Cette année-là il n'était même venu personne.

En revanche, la fin de l'été coïncidant avec la quinzaine sans grève des PTT, Mlle Hamel avait reçu un abondant courrier. Quelques prospectus mis à part lui offraient la sexualité sans peine ou l'engagement dans les jeunesses maçonniques (couvert par la sécurité sociale), la plupart des lettres émanaient de communautés d'expression culturelles reconnues d'utilité publique. Depuis 18 mois, la fréquentation des théâtres était devenue obligatoire à tous les assujettis sous peine d'amendes. Celles-ci n'étaient pas de pure forme, si protégé qu'on fût au ministère, et les chômeurs qui essayaient d'échapper au revenu culturel brut, voyaient leurs secours diminués du quart. On envisageait maintenant d'étendre cette mesure aux écoles primaires et maternelles. 327 compagnies, toutes paraofficielles, proposaient donc à Mlle Hamel de venir jouer pour les élèves de la rue Che Guevara « La farce du cuvier » adaptée en slami, mélange d'arabe, de yiddish, de malien et de français dialectal en usage dans les arrondissements du Nord-Est parisien. Elles insistaient sur l'interprétation discobretchienne de cette oeuvre dont on avait jusqu'alors escamoté le message anti-Pinochet-Videla-même-combat qu'elle portait.

Les autres lettres, au nombre de 92, étaient signées de parents d'élèves. Ils priaient Mlle Hamel de les excuser. Elle

n'était pour rien dans l'affaire, ils le comprenaient fort bien. En retour ils espéraient qu'elle les comprendrait, eux aussi. Ils n'étaient pas racistes, fallait pas croire. Au contraire. L'un d'eux, qui avait résisté aux distributions d'amnésie bismurée, se souvenait même que son père avait effectué avec les Tirailleurs sénégalais la grande retraite des années 40 qui précipita la fin de l'hégémonie hitlérienne. On ne pouvait donc pas les accuser. Seulement, voilà, ils ne voulaient plus que leurs garçons et, plus encore, que leurs filles fussent élevés dans des classes dont la majorité des élèves étaient Arabes, Nègres, négroïdes, fétichistes, musulmans, réducteurs de têtes, amateurs de scalps, moitié-Cafres, moitié-Azèques, crépus, basanés, mâtinés cochon d'Inde, mangeurs de pilli-pilli, adorateurs du vaudou et portés sur la chose comme je pense, comme des bêtes, à pas six ans. En tant que Parisiens nés natifs du canal de l'Ourcq ou de la rue de la Chapelle, ils auraient déjà difficilement toléré une arrivée massive d'Espagnols, de Polacks, de Ritals. Alors du Berbère et du Sénégalais agglutinés à 70-80% au cours moyen 1ère année, c'était trop. Ils avaient beau être aussi oecuméniques que tout le monde, mondialistes syndiqués, ils déclaraient forfait. Ils décrochaient. Ils aménageaient un repli élastique structuré, avant d'être obligés de le subir à coups de lattes. En un mot, ils fuyaient l'invasion. Ils abandonnaient l'appartement, l'étage, l'immeuble, la rue, l'école, l'église moderne en plexiglace avec son distributeur automatique d'hosties, la cave, derrière les chantiers, où le père Tuvelec disait encore la messe à l'ancienne, pour les marginaux du cinquième âge. Ils déménageaient. Ils émigraient à l'intérieur. Ils allaient chercher refuge quelque part, entre Français de préférence, là où il y aurait, si possible, pas plus de deux-trois étrangers par classe de vingt élèves. On avait de la peine à la quitter, Mlle Hamel, une si bonne personne, avec de la poigne comme on en faisait plus et si dévouée aux enfants, mais on était obligé.

A la dixième lettre de ce genre, Mlle Hamel avait grommelé :

- Belle mentalité ! Ma parole, ils se croient au Mississipi. C'est de la ségrégation.

A la vingtième, elle avait frisé son gros nez.

- Ils quittent le navire, avait-elle dit en ricanant. Tous des rats.

A la quatre-vingt-douzième et dernière, elle se leva. Elle marcha d'un pas alourdi vers la fenêtre et demeura un long

moment, le front contre la vitre. Elle regardait, sans bien la voir, l'école avec sa cour bitumée où trois tilleuls avaient néanmoins réussi à pousser ; l'avent de zinc qui courait au-dessus de la promenade des maîtresses ; les cabinets avec leurs portes coupées à mi-hauteur ; le préau-salle-de-gym ; les classes aux fenêtres glauques, rangées comme de vieux soldats aux yeux morts. Son menton épais tremblait. Elle avait commencé ici la fin du monde français. C'est ici, dans ces humbles salles, jusqu'au pied du tableau noir où crissait toujours la craie Robert, que les premières vagues du grand reflux avaient débouché. C'était la géographie, d'abord, qui s'était réduite. En Extrême-Orient, en Afrique, en Inde, on avait vu, sur les cartes, les taches roses disparaître les unes après les autres. Des noms barbares les remplaçaient, des pavillons bariolés et baroques. Il fallait en prendre son parti. L'empire faisait naufrage ? On ne verrait plus les Pères Blancs avec leurs barbes en forme de coquilles Saint-Jacques, les officiers des troupes indigènes raides sous le casque de liège, les administrateurs coloniaux boutonnés comme les instituteurs de Jules Ferry. La barbarie colonialiste prenait fin. La civilisation du marxisme tribal naissait.

Ensuite, ce fut le tour de l'Histoire. Une à une on abandonna aussi les colonies du passé. On perdit Roland et Jeanne d'Arc, Richelieu et Colbert, Charles Martel et Turenne. Des rois, il ne restait que la tête de Louis XVI, sous un globe, avis aux amateurs. Bientôt l'effort du dépouillement fut tel qu'on arriva à apprendre aux enfants :

• Nos ancêtres les résistants •



Le mouvement gagna toutes les disciplines, si l'on osait encore employer ce mot qui sentait le fagot de l'obscurantisme oppressif. On élagua les principales branches des sciences, on contracta l'orthographe. On réduisit les mathématiques à l'usage des calculatrices électroniques. L'instruction civique fut remplacée par l'étude du système électoral. Maintenant c'étaient des enfants qu'on enlevait, comme si l'interruption nationale de grossesse n'en avait pas suffisamment réduit le nombre.

Mlle Hamel se sentait la gorge dure et une immense envie de pleurer la prenait soudain qui amollissait son grand

corps paysan ; une envie de pleurer sans retenue, sans souci qu'on pût la découvrir et de l'exemple qu'il importait qu'elle donnât, et même de s'y dissoudre, comme cela lui était déjà arrivé une fois, quand on lui avait apporté le télégramme d'Indochine. Sentant que la voix lui manquait elle avait indiqué d'un geste de la poser sur le bureau et qu'on la laissât. Elle savait, sans qu'il fût besoin de l'ouvrir, que le capitaine ne reviendrait plus.



Le 14 septembre, après avoir éteint, Mlle Hamel mit longtemps à s'endormir. L'angoisse l'oppressait. Elle s'était pourtant livrée à la prière comme les autres soirs. Au pied du lit étroit dont son frère se moquait (« Tu as toujours ton bas-flanc de soldat ? »), le front sur la courte-pointe, ses grosses mains jointes sur son ventre dédaigné par la vie, elle avait attendu le miracle familial. « Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, ... que votre volonté soit faite sur la Terre comme au Ciel... » Généralement, le réconfort venait très vite. Mlle Hamel ressentait jusque dans ses muscles, une sorte d'allégresse. De nouveau invincible, inébranlée, légère, elle se couchait et le sommeil la prenait sans effacer un sourire d'enfant venu d'on ne sait où.

Cette fois, la grâce lui fut refusée. Mlle Hamel connut une nuit tourmentée, traversée de cauchemars dont elle surgissait couverte de sueur et le coeur fou. A demi-nu, un régime de bananes en guise de pagne, comme Joséphine Baker au Casino de Paris, Georges Marchais qui ressemblait à Amin Dada la poursuivait en criant : « C'est un scandale. » Naturellement les jambes de Mlle Hamel lui refusaient tout service. Elle était comme paralysée. C'était affreux. Elle poussait une porte et se retrouvait dans une salle de classe transformée en salle de justice. Avec Marie-Antoinette, Charlotte Corday, Mgr Darboy, le maréchal Pétain et d'autres qu'elle ne connaissait pas, elle comparaisait devant un tribunal composé de Gaston Defferre, Jean-Paul Sartre et Gisèle Halimi. Comme venant d'un disque usé une voix sans timbre répétait mécaniquement : « La mort. La mort. La mort. » « Mais c'est déjà fait, remarquait judicieusement Mlle Hamel. Gisèle Halimi éclatait d'un rire strident qui la secouait comme une sorcière sur son balai. « Mon oeil », disait Sartre, l'index sur la cornée gauche, tandis que l'écho

continuait : « Déjà fait, déjà fait, déjà fait... » Mlle Hamel se réveillait, haletante, dans le noir. « Je deviens complètement zinzin, se disait-elle. Ce sabbat, toute la nuit, pour le premier jour de la rentrée, je vais être drôlement tapée ! »



Au matin cet étrange sentiment d'anxiété qui la tenait ne s'était pas dissipé. Il se renforça même à la vue de Mme Palloiseau. La concierge de la rue Che Guevara, appuyée sur son balai comme sur un marteau piqueur, montait la garde sur le pas de la porte. D'une oreille à l'autre un rire muet l'illuminait. C'était un signe qui ne trompait pas. « Ouvrons les parapluies, se dit Mlle Hamel. Des emmerdements, il va en pleuvoir comme à Gravelotte. »

- Bonjour Mme Palloiseau, dit-elle à haute voix. Quelle nouvelle m'apportez-vous ? Vous avez l'air aux anges. M. Palloiseau aurait-il gagné au loto ?

Y joue au tiercé dit Mme Palloiseau, et pour ce qui est des nouvelles, ce serait plutôt tout le contraire vu que M. Riquet a fait savoir qu'il serait absent.

M. Riquet, c'était le prof de gym, quarante ans, dynamique, jovial, ancien rugbyman, la mornifle rapide, pas du tout gagné au libéralisme éducatif. Il était pour Mlle Hamel un soutien précieux.

- Ah, dit-elle. Et pourquoi donc ?

- Depuis six jours, il est bloqué sur l'autoroute, du côté de Mussidan. Entre les vacanciers qui rentrent en retard et ceux qui partent en avance, il est coincé. Il ne peut plus ni avancer, ni reculer. Il n'avait pas pensé à l'étalement des vacances. Maintenant c'est tous les jours le premier ahout. Parait qu'on va les dégager en hélico. Mais vu le nombre, s'il est là pour les vacances de la Toussaint, on aura du pot.

- Comme vous dites, Mme Palloiseau ? Comme vous dites.

- Et c'est pas tout, dit Mme Palloiseau. Il y a aussi Mlle Casamayor qui s'excuse. Elle ne pourra pas venir rapport à l'interruption de grossesse.

- Encore, sursauta Mlle Hamel. Mais ça fait cinq fois en un an.

Hé oui, dit Mme Palloiseau. Une petite flamme s'alluma dans son oeil rond. Sous l'éclat fixe et brillant de méchanceté, passa une lumière tendre. Hé oui, que voulez-vous, faut ce qui faut quand on est danseuse de corde !

Cinq fois ! Vous vous rendez compte ? C'est quand même quelqu'un Mlle Casamayor. S'il n'y avait pas la loi Veil, elle aurait eu cinq mômes dans l'année. Sans compter les jumeaux possibles. Ca ne c'est jamais vu, ma parole.

- Comme vous dites, Mme Palloiseau, dit Mlle Hamel, comme vous dites.

Elle apprit encore qu'il ne lui faudrait pas compter sur Mlle Chouraqui, retenue en Israël. Septembre y coïncide avec Tichri. C'est le premier mois de l'année juive; le mois saint, celui des grandes fêtes solennelles de Roch-Hachana, Yom Kippour et Soukkot. L'oncle de Mlle Chouraqui qui était rabbin à Beersheba. Elle ne pouvait lui faire l'affront de s'en aller sous prétexte de rentrée des classes. Certes, en France, au nom de la raison, les fêtes catholiques avaient cessé de baliser la vie scolaire. Mais en Israël ce n'était pas la même chose. Les rationalistes de tous les pays s'y étaient rassemblés pour fonder, à la fin du XXème siècle, l'état théocratique et quasi magique le plus puissant du monde. Le cas de Mlle Chouraqui ne pouvait être examiné qu'avec la plus vive bienveillance. D'ailleurs elle appartenait à la loge Enrico Macias, comme l'inspecteur d'académie.

D'un pas moins assuré qu'elle ne l'aurait souhaité, Mlle Hamel traversa la cour. Les enfants commençaient d'y arriver. Elle constata qu'il y avait effectivement beaucoup d'Arabes et de Noirs et s'en voulut de l'avoir remarqué. Personne ne la saluait car il n'y avait presque plus d'anciens. Elle éprouva quelques difficultés à ouvrir sa porte, fermée à clef. Sa main tremblait.

- Hé bien, hé bien, qu'est-ce que c'est que ces manières, murmura Mlle Hamel.

Elle s'assit lourdement sur le coussin en tapisserie d'un fauteuil carré et se mit à pianoter sur son sous-main. Ce ne fut que lorsque l'on frappa qu'elle prit conscience qu'elle sifflotait « Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine » en marquant le rythme, du bout des doigts.

Entrez, dit Mlle Hamel. Séverine Sanson entra, en deux temps, comme toujours. Dans la porte étroitement entrebaillée, elle glissait d'abord sa tête à facettes montée sur un pédicule pivotant. L'inspection terminée et l'absence de danger constatée, la porte s'ouvrait un peu plus et le corps passait dans un mouvement sinusoïdal, de bas en haut.

- Entrez donc, Mme Sanson, répéta Mlle Hamel. Je suis seule. A l'école de la rue Che Guevara, Séverine Sanson

représentait le Syndicat et cela se voyait. Dans la laideur de Mlle Hamel il y avait de la vigueur, du sang, de la vie, de la force. Dans celle de Mme Sanson, il n'y avait que de la tristesse et de l'envie. Derrière des lunettes rondes ses petits yeux vrillés fouinaient, toujours à la recherche d'une inégalité qui viendrait grossir son dossier et son nez pointu au dessus de ses lèvres minces, frémissait lorsque montait le relent d'une injustice bien humaine. Tout naturellement sa disgrâce l'avait poussée vers le socialisme qui ferait tous les êtres semblables. Elle ressentit comme une brimade personnelle l'échec électoral de mars 78, car le temps passait qui faisait beaucoup dans l'affaire. Depuis qu'elle avait tourné la quarantaine et que son mari était parti faire le tour du monde avec un Antillais, tous les soirs elle s'endormait en souhaitant être réveillée par la révolution.

- Bonjour Mlle la directrice, dit-elle, excusez-moi de vous déranger, mais il faudrait que vous puissiez faire garder ma classe ce matin.

- Ah oui, dit Mlle Hamel, froide comme la banquise et aussi immobile. Et pourquoi donc s'il vous plaît ?

Le visage de Séverine Sanson naturellement grisâtre, s'assombrit encore.

- Le fascisme relève la tête, dit-elle en baissant la voix à cause des micros.

- Pas possible dit Mlle Hamel.

- Hélas, dit Mme Sanson.

- Et où donc se permet-il de relever la tête, le fascisme, demanda Mlle Hamel.

- Au Portugal, dit Mme Sanson.

- Au Portugal ! Voyez-vous ça... s'exclama Mlle Hamel tandis que ses gros yeux charbonneux, comme deux accents circonflexes passés à l'encre de Chine, lui remontaient au milieu du front.

- Oui, au Portugal confirma Mme Sanson, d'une voix encore plus sinistre qu'à son accoutumée et baissa la tête, navrée qu'un tel pays qui promettait tant put pareillement décevoir.

- Résumons-nous pour être brefs dit Mlle Hamel, les sourcils toujours dans la position haute. Aujourd'hui, jour de rentrée scolaire, je n'ai pas besoin de vous le signaler, vous désirez que je fasse garder votre classe pour que vous puissiez partir au Portugal, empêcher le fascisme de relever la tête, c'est bien ça.

Mme Sanson se permit d'esquisser un sourire pâle.

- Pas exactement, dit-elle. Il n'est pas question que je ne parte au Portugal. Simplement que je m'absente pour la pétition.

- La pétition ? quelle pétition ?

- La pétition que le Syndicat m'a demandé de faire signer chez nous et dans les écoles du quartier.

- Le temps vous a manqué hier ?

- Non. Mais hier il n'y avait pas classe. Je n'aurais trouvé personne, remarqua Mme Sanson avec une pointe d'agacement.

- Et ça ne peut pas attendre mercredi ?

- C'est une pétition rouge. D'extrême urgence.

- Je n'ai personne dit Mlle Hamel. Les deux suppléantes disponibles remplacent déjà Mlle Casamayor et Mlle Chouraki.

- Cela ne me surprend pas, dit Mme Sanson. Le gouvernement de défense des intérêts du grand patronat a tellement rogné les subventions aux écoles laïques, qu'il ne sera bientôt plus possible de faire signer une pétition.

- Mais si, dit Mlle Hamel exécédée. Je vais vous remplacer. Je mollis. Autrefois je l'aurais envoyée au bain. *

- Merci, dit Séverine Sanson, d'un ton pincé. Elle regrettait la rapidité de son succès qui l'avait empêchée d'argumenter. Au nom des Portugais antifascistes, au nom du Syndicat, en mon nom propre, merci.

Mlle Hamel s'empourpra.

- Et puisque l'année commence sous des auspices aussi heureux, poursuivit Mme Sanson, puis-je me permettre de vous demander de signer la pétition la première, en tête de liste, honneur oblige.

- Ah Ca suffit rugit Mlle Hamel. Je me fous des Portugais. D'ailleurs ils sont si nombreux ici que je ne pensais pas qu'il en restait encore au Portugal.

- Et raciste avec ça * se disait Mme Sanson en filant vent arrière dans le couloir central. Le Syndicat avait raison en décrétant l'état d'urgence. Il était plus que temps d'intervenir. La réaction gagnait du terrain. Il n'y avait pas qu'au Portugal qu'elle relevait la tête.



De son pas lourd de hallebardier, Mlle Hamel entre dans la classe de * la * Sanson, comme elle dit. Vingt sept élèves

la regardent du même oeil rond où, à un détachement de façade, se mêlent de la surprise, de la réserve et même de l'inquiétude.

On observe un peu de flottement. Après s'être interrogés d'un coup de sabord rapide comme l'éclat d'un phare, quinze se lèvent mollement. Surtout des filles... Mlle Hamel darde sur les autres son regard de flamme, annonciateur de châtiments terribles. Sa voix s'enfle, dans le grave et dans le rauque.

- Eh bien ! Debout ! Qu'est-ce que vous attendez ! Le Jugement dernier ?

Un gamin se met à pleurer. Mais personne ne bouge. Il y a pourtant de la crainte sur les visages.

- Ce n'est pas de leur faute murmure une voix, au premier rang ? Ce sont des nouveaux. Des étrangers. Et ils ne comprennent presque pas le français.

La voix appartient à une fillette qui ressemble à une pomme, avec des joues rondes et roses, des taches de rousseur, des yeux bleus piquetés d'or, des cheveux couleur de paille.

- Bonté divine, se dit Mlle Hamel. Qu'est-ce que c'est que ce travail ! Le mieux, c'est que je fasse l'appel.

La liste est sur le bureau et Mlle Hamel commence :

- Quand je prononcerai votre nom, dites présent, ou faites un signe. Et que ceux qui comprennent expliquent à ceux qui ne comprennent pas, ce qu'ils devront faire. Exécution.

Brouhaha. Ca jacasse en sabir, en slami. Il y a des rires. Un grand Noir montre ses dents. Mlle Hamel tape dans ses battoirs.

- Allons-y. Adlani Karim, Aït Bouqdir Abdelmouniane, Ama Orly, Aspéro Carmen, Baffoun Karim, Baqayoko Abdoulat, Bensaïd Kalsoum.

Des mains se lèvent. On entend :

- Présent... C'est moi... C'est lui Mademoiselle.

Mlle Hamel continue, mais sa voix se ralentit. Ces noms, elle connaît, elle les a déjà recopiés sur ses livres et ses fiches. On dirait pourtant qu'elle les découvre. En même temps qu'elle les prononce, c'est un poing qui la frappe.

- De Oliviera Marco, Dos Santos Carlos, Gabay Dorone, Gharnous Abdelkader, Habib Omar, Ibsaïène Ameziane, Mach Hu'Lin, Mazzucotelli Sophia, Meddour Lhadi, Rogozanski Goran, Saez Nadine, Simidjan Raspiek, Spezzati Sylvia, Sohoive Ietendra, Tabibou Nousoudine, Zlatic Janos.

* Je suis une institutrice française, se dit Mlle Hamel. Et

c'est ça, maintenant, la France. • Il y a quand même une Marguerite Martin. C'est la petite pomme.

- Mes enfants, dit Mlle Hamel.

Sa voix s'enroue. Elle reprend, un ton plus haut :

- Mes enfants...

Elle ne sait pas bien ce qu'elle va dire mais il faut qu'elle le dise.

- Mes enfants, pardonnez-moi, mais cette classe est la dernière que je vais faire. Je ne vous en veux pas. Vous n'êtes en rien responsables de tout ceci. Vous en êtes même les victimes, comme nous. Vous aussi vous avez perdu votre pays et vous allez perdre vos mots, vos mots de passe. Vous allez perdre votre passé comme vous avez perdu votre village, votre soleil et votre pluie, et cette terre qui était irremplaçable parce qu'elle était la vôtre. Je ne vous en veux pas. Mais je ne puis vous aimer comme il faudrait que je vous aime. Alors je m'en vais. Je vais essayer de retrouver les miens.

Mlle Hamel sort son mouchoir marron et se mouche avec une grande énergie. Depuis ses débuts, cet exercice et les sons de trompette de jazz qu'elle en tire ont toujours réjoui ses élèves. Ceux-ci restent figés et tristes.

- Allons, dit Mlle Hamel.

Elle prend dans la gouttière un morceau de craie et au milieu du tableau noir elle écrit, en capitales italiques : VIVE LA FRANCE !

Mlle Hamel descend de l'estrade. La petite Marguerite Martin la regarde. Mlle Hamel s'arrête :

- Mais dis-moi, Marguerite. Tes parents ne m'ont-ils pas écrit qu'ils partaient ?

- Si, Mademoiselle.

- Et alors ?

- Alors ils sont partis.

- Et toi ?

- Je ne voulais pas quitter mon école.

- Bonté divine ! dit Mlle Hamel. Mais comment vas-tu faire ?

- Je reste avec ma grande sœur, Caroline.

- Quel âge a-t-elle ta grande sœur Caroline ?

- Dix-sept ans.

- Et elle reste avec qui, elle ?

- Avec Mamadou.

- Que fait Mamadou ?

- Il est chômeur sur métaux.

- Ah oui...

Mlle Hamel hésita un instant, puis elle tendit sa grande main à l'enfant.

- Vient, lui dit-elle. Je vais te trouver une école où nous serons aussi bien qu'ici.

C'est ainsi que se constitua, un jour de rentrée des classes, le premier ghetto français.

Cette nouvelle a été publiée dans le quotidien PRÉSENT, du 6 au 8 août 1985.



LE DERNIER TEXTE DE FRANÇOIS BRIGNEAU

Daté du 8 avril 2012, quelques heures avant sa mort,

Retour au bon sens. Comment peut-on laisser passer cela ?

Il est un fait, avéré, confirmé, "de notoriété publique" dans de nombreux pays jouissant de la liberté d'expression : le prétendu Holocauste est un mythe, habilement et rageusement entretenu par les détenteurs du pouvoir médiatique. Les Juifs, puisqu'il faut bien les appeler par leur nom, après des "millénaires" de persécutions magnifiées et instrumentalisées à souhait (dont ils sont en grande partie responsables) furent un jour invités d'une façon pressante à quitter l'Allemagne dirigée par un parti réfractaire à la dictature de l'argent. Les Juifs largement assimilés et profondément germanisés pâtirent de l'amalgame les identifiant aux magnats prédateurs de la finance et de l'économie. Aussitôt après l'accession de Hitler à la chancellerie leurs coreligionnaires du monde occidental déclarèrent la guerre, en propres termes, à nos voisins d'outre-Rhin. "JUDEA DECLARES WAR ON GERMANY" ["The Daily Express", 24 mars 1933, p. 1]. Ils n'eurent de cesse d'affaiblir puis de détruire ce régime honni qui avait osé s'attaquer à leurs privilèges et essentiellement à la prise d'intérêts qui aujourd'hui, par dette interposée, étrange les nations asservies à Wall Street.

Il est avéré, prouvé scientifiquement, qu'il n'y eut ni volonté d'extermination, ni chambres à gaz homicides, que la guerre seule fut la cause des tragédies dont les Allemands eux-mêmes furent - et de loin - les victimes les plus éprouvées. Ils le sont encore aujourd'hui... Un Etat croupion, Israël, empoisonne l'atmosphère du monde depuis plus d'un demi-siècle en gémissant sur un meurtre de masse qui n'a pas existé mais dont le rappel incessant Urbi et Orbi occulte les forfaits. Et voilà que son arrogance financière se déploie tous azimuts pour faire enseigner une "shoah" fictive, créer des mémoriaux, multiplier les cérémonies du souvenir, bâillonner les publicistes rétifs et les chercheurs indépendants qui accumulent les preuves de la supercherie. La justice même est dévoyée pour condamner les téméraires qui n'ont pas le droit de se défendre. L'inversion de la charge de la preuve est devenue la norme et bien au-delà il apparaît que la preuve n'intéresse plus les juges !

Entendons-nous bien : De nombreux Juifs et non-Juifs, des chrétiens, des musulmans, des communistes, des athées, des Ukrainiens, des Australiens, des Hindous... ont péri durant cette guerre mais l'aversion que le IIIe Reich éprouva pour cette communauté "élue de Dieu", raciste au plus haut degré et dont les guides exsudaient la haine, ne signifie nullement que la barbarie se soit acharnée sur elle. Après la victoire et après tant d'années sa vindicte donne encore la nausée. Cela alla même jusqu'à la règle, forgée pour le Tribunal de Nuremberg, selon laquelle les juges n'étaient pas liés par la charge de la preuve. Vae victis, les vainqueurs ont piétiné l'idée de justice, ont pendu cyniquement leurs homologues et persistent dans leur ignominie en se fermant à l'objectivité. Après le courageux et irréductible Faurisson et d'innombrables publicistes venus de tous les horizons il fallut qu'un Canadien-Allemand (Ernst Zündel) devant ses juges ou aujourd'hui un Sud-Africain d'origine allemande (Claus Nordbruch, auteur de "Bleeding Germany Dry") dénoncent les mensonges qui étouffent l'histoire pour que l'on mesure l'énormité de la mystification. Aucun débat, aucune confrontation, aucun examen des preuves, aucune analyse des documents ou des enquêtes mis en avant par les chercheurs révisionnistes n'ont eu lieu et, de tous les congrès, à l'exception de celui de Téhéran, sont systématiquement exclus ceux qui ont quelque chose à dire en se fondant sur des faits et non sur des élucubrations.

La liberté d'expression paradant au coeur de la Déclaration des droits de l'homme si abondamment évoquée ne s'applique apparemment pas aux révisionnistes historiques, le révisionnisme étant pourtant l'honneur de la science. La haine régit encore trop souvent les rapports entre les hommes et seule une juste appréciation des réalités hors des tabous et des idéologies peut ranimer un dialogue fécond si l'on veut bien reléguer la "religion de l'Holocauste" et son industrie (Norman Finkelstein) au domaine de la sphère intime, la liberté de conscience permettant à chacun d'honorer ses propres dieux sans en importuner ses semblables !

OUVRAGES DE FRANÇOIS BRIGNEAU DISPONIBLES AUX ARB

La Librairie des ARB possède encore en stock quelques ouvrages de François Brigneau

- Un certain racisme juif dénoncé par un fils de rabbin (3 exemplaires) : 11 € / 17 CHF
- Avant de prendre congé, première partie (1 exemplaire) : 11 € / 17 CHF
- Avant de prendre congé, deuxième partie (1 exemplaire) : 11 € / 17 CHF
- La mort en face (2 exemplaires) : 11 € / 17 CHF
- A Fresnes au temps de Brasillach, tome 1 (2 exemplaires) : 9 € / 13 CHF
- A Fresnes au temps de Brasillach, tome 2 (2 exemplaires) : 9 € / 13 CHF
- A Fresnes au temps de Brasillach, tome 3 (3 exemplaires) : 9 € / 13 CHF
- 75 ans – un cahier anniversaire (1 exemplaire) : 11 € / 17 CHF
- L'Interrogatoire (1 exemplaire) : 11 € / 17 CHF
- Le Vote juif (2 exemplaires) : 11 € / 17 CHF
- Xavier Vallat et la question juive (3 exemplaires) : 11 € / 17 CHF.
- Quand les armes se sont tues (1 exemplaire) : 17 € / 26 CHF.

FRANÇOIS BRIGNEAU VU PAR WIKIPEDIA

François Brigneau, de son vrai nom **Emmanuel Allot**, est un journaliste, écrivain, éditeur et militant d'extrême droite français né le 30 avril 1919 à Concarneau (Finistère), mort le 9 avril 2012^{1,2,3}. Il a également utilisé le pseudonyme de **Julien Guernec** et signé certains articles de noms de plume féminins comme **Mathilde Cruz** ou **Caroline Jones**.

Biographie

Issu d'une famille sympathisante de gauche ayant hébergé dans les années 1930 un socialiste autrichien et des Juifs d'Allemagne réfugiés⁴, fils d'un instituteur socialiste, dont il partagea les idées politiques, il adhère au « Frontisme » de Gaston Bergery en 1937⁵. Il vend alors *La Flèche*, le journal du mouvement, à la criée⁶.

Seconde guerre mondiale

Il s'oriente vers la Collaboration durant la Seconde Guerre mondiale. Emmanuel Allot était également un grand admirateur de Robert Brasillach, qu'il rencontra durant l'Occupation et côtoya plus tard à la prison de Fresnes. Le lendemain du débarquement allié en Normandie, il s'engage dans la Milice⁷. Un demi-siècle plus tard, « il tire une certaine gloire » de cet engagement⁸. Arrêté, il est condamné pour faits de collaboration. Il sort de prison au bout d'un an et se marie à la nièce de Georges Suarez⁹.

Années 1950

Il entame ensuite une carrière dans la presse, en prenant tout d'abord le pseudonyme de Julien Guernec. Il est l'ami du romancier et journaliste Antoine Blondin¹⁰ et tente lui-même une carrière littéraire, étant alors rattaché au courant des Hussards. Il se spécialise un temps dans les chroniques humoristiques rédigées en argot parisien. Il prend le pseudonyme de François Brigneau pour entamer une carrière dans la presse à grand tirage, son premier pseudonyme étant désormais trop connu et marqué politiquement. En 1954, il obtient le Grand prix de littérature policière pour son polar *La Beauté qui meurt*.

Il a écrit pour *Paroles françaises*, journal du Parti républicain de la liberté détenu par André Mutter, *La Dernière lanterne*, *Indépendance française*, *France dimanche*, *Le Rouge et le noir*, *Constellation*, *La Fronde*, *Rivarol*, *Ciné monde*, *L'Auto-Journal*. Il a été ensuite rédacteur en chef à *Semaine du Monde*, éditorialiste à *Télé Magazine*, grand reporter à *Paris Presse*, *L'Intransigeant* et à *L'Aurore* et enfin collaborateur à *Minute*. Ses éditoriaux vengeurs, souvent dirigés contre le président Charles de Gaulle, contribuèrent à faire la réputation du journal. Il est un temps rédacteur en chef de *Minute* et en demeure l'éditorialiste vedette jusqu'au milieu des années 1980.

Années 1960 à 1980

Participant au comité de campagne de Jean-Louis Tixier-Vignancour, lors de l'élection présidentielle française de 1965, il est ensuite membre du mouvement Ordre nouveau¹¹, puis cofondateur du Front national¹², dont il est de 1972 à 1973 le vice-président. Il s'éloigne ensuite du Front national lors de la scission qui voit une partie de ses membres fonder le Parti des forces nouvelles¹³ (PFN). Il se rapproche plus tard à nouveau du FN, sans pour autant faire partie de l'appareil du parti. Il a collaboré en tant qu'éditorialiste, dans les années 1980 et 1990, à l'hebdomadaire *National-Hebdo*, dont la rédaction est domiciliée dans les locaux du Front national. Il fut également le responsable de la rubrique télévision de *National-Hebdo*, signant ses articles du pseudonyme féminin de Mathilde Cruz. François Brigneau a également compté parmi les fondateurs du quotidien *Présent*, mais il s'en est éloigné en 1985 à la suite d'un désaccord avec le directeur de la rédaction Jean Madiran. François Brigneau s'emploie régulièrement dans ses éditoriaux à dénoncer l'influence exercée selon lui par la communauté israélite. Il fut plusieurs fois condamné pour écrits antisémites par la 17^e chambre correctionnelle de Paris, notamment le 25 mai 1979 suite à des propos enregistrés à son insu¹⁴ ou encore le 16 mai 1989¹⁵, lorsqu'il fut condamné à 130 000 francs d'amende avec sursis, à verser 10 000 francs à Anne Sinclair, 15 000 francs à Philippe Alexandre, un franc symbolique à la LICRA et à publier le jugement dans neuf journaux. François Brigneau avait qualifié Philippe Alexandre de « marchand de bretelles à RTL, juif assimilé de tendance centriste », Anne Sinclair de « marchande de soutiens-gorge à TF1, juive mal assimilée de tendance socialiste ».

Années 1990

En 1992, lors de l'acquittement de Paul Touvier (condamné par la suite à la réclusion criminelle à perpétuité), François Brigneau écrit :

« En 1945, les crimes commis par les Français qui s'étaient rebellés contre le gouvernement légitime et légal de leur pays furent absous, quelle que fût leur horreur [...] et celle-ci ne manqua pas. En revanche, les crimes commis par les Français obéissant aux ordres du gouvernement légitime et légal de leur pays continuèrent d'être poursuivis et condamnés, longtemps après la Libération. [...] La vraie revanche de l'humanité sur le crime, c'est la chambre d'accusation qui vient de la prendre. Elle a blanchi et libéré Touvier. [...] Quant à moi, après ma mort, conclut M. Brigneau, je voudrais qu'une plaque fût apposée sur ma maison. On lirait ces mots : "Ici, pendant la chasse à l'homme, Paul Touvier et les siens furent reçus chaque fois qu'ils le désirèrent"¹⁶. »

Lorsqu'éclata, fin 1998-début 1999, la crise entre partisans de Jean-Marie Le Pen et ceux de Bruno Mégret, entre lesquels il ne voulait choisir, François Brigneau se résolut à quitter *National-Hebdo* et se brouilla avec Jean-Marie Le Pen, dont il était pourtant l'un des meilleurs amis. Après cette semi-retraite involontaire, il a toutefois continué d'assurer une chronique régulière dans *Le Libre Journal de la France Courtoise*¹⁷, publication « décadaire » animée par Serge de Beketch.

François Brigneau a également animé plusieurs structures d'édition, les Éditions du clan dans les années 1960, puis les Publications F.B., qui ont édité ses propres livres et ceux d'auteurs de la même mouvance de pensée, comme *Les Mémoires de Porthos*, souvenirs de l'ancien milicien Henry Charbonneau. Ayant cessé au début 1998 les activités des Publications F.B., il publie ensuite plusieurs livres sous le label *Auto-édition F.B.*.

Années 2000

Pour les élections européennes de juin 2009, François Brigneau écrit avoir été tenté de voter pour la « liste anti-sioniste » conduite par Dieudonné¹⁸.

En 2010, une polémique éclate dans le monde du polar, à cause de la décision des Éditions Baleine (plutôt rangées à l'extrême-gauche et ayant publié la collection *Le Poulpe*) de rééditer le roman policier de Brigneau, *Faut toutes les buter*. En réaction à cette décision, plusieurs auteurs du Poulpe (dont Didier Daeninckx) ont décidé de se retirer des éditions Baleine, protestant contre les convictions politiques de François Brigneau^{19,20}. D'autres auteurs, dont Serge Quadruppani et Gérard Delteil, ont critiqué cette pétition en soulignant notamment qu'elle faisait de la publicité au livre de Brigneau²¹.

Œuvres

Il est l'auteur de plusieurs livres, dont certains ont été publiés sous le pseudonyme de Julien Guerneq.

J'ai descendu un flic, éd. Froissart, 1947

Les propos de Coco-Bel-Oeil, Froissart, 1947

Belles amies du temps passé, Froissart, 1949

Paul Monopol, Jean Froissart, 1949 (réédité sous le titre *Faut Toutes Les Buter*, Nouvelles presses mondiales, 1954; éd. Baleine, 2010)
La beauté qui meurt, André Martel, 1953 (Grand prix de littérature policière en 1954)
L'Aventure est finie pour eux, Gallimard, 1960
Deux femmes, Albin Michel, 1963
Mon après-guerre, Éditions du Clan, 1966
Mon village à l'heure socialiste, La table ronde, 1982
Jules l'imposeur (avec une préface de Jean Madiran), 2^e édition : Éditions Dominique Martin Morin, Bouère, octobre 1983. 180 p.
Le Notaire de Concarneau, éd. Martel, 1985 ; rééd. La Découvance, 2001
Le Criminel de guerre, éd. Martel, 1985
1792-1794 : La Terreur, mode d'emploi, Publications F.B., 1991, 384 p.
 Collection « Mes Derniers cahiers » (Publications F.B., vingt-trois volumes)
 Première série :
 n° 1 : *Pour saluer M^{sr} Lefebvre*, juin 1991, 64 p.
 n° 2 : *Un certain racisme juif : dénoncé par un fils de rabbin*, septembre 1991, 72 p.
 n° 3 : *Philippe Pétain : Le chef de guerre – Le chef de paix – Le chef de l'État nouveau – Le théoricien de la Révolution Nationale – Le maudit : Quarante ans après sa mort*, 1991, 80 p.
 n° 4 : *La haine anti-Le Pen : L'explosion du 2 novembre 1996 – L'affaire du « Détail » – La journaliste qui venait du show – Le montage de Carpentras – Citations au champ du déshonneur*, 1992, 80 p.
 Deuxième série :
 n° 1 : *Mais qui est donc le professeur Faurisson ? : Une enquête, un portrait, une analyse, quelques révélations*, 1992, 80 p.
 n° 2 : *Le jour où ils tuèrent Philippe Henriot*, septembre 1992, 72 p.
 n° 3 : *Devine qui vient télédiner ce soir ??? : Première service (copieux) : d'ALEXANDRE Philippe à HANIN Roger*, janvier 1993, 72 p.
 n° 4 : *L'interrogatoire : Une histoire ambiguë sur l'antisémitisme, la guerre, l'amour, la vieillesse, la mort et la tendresse homme-chien*, 1993, 72 p.
 Troisième série :
 n° 1 : *Devine qui vient télédiner ce soir ??? : Deuxième service : de Michel HONORIN à F.-H. DE VIRIEU*, septembre 1993, 72 p.
 n° 2 : « Mon » *Affaire Dreyfus*
 n° 3 : *75 ans... : Un cahier anniversaire : Réponses à Anne Le Pape*, avril 1994, 72 p.
 n° 4 : *À Fresnes au temps de Robert Brasillach : 1. * La nuit du 16 octobre 1944, ** Cellule 348, Première division*, septembre 1994, 72 p.
 Quatrième série :
 n° 1 : *À Fresnes au temps de Robert Brasillach : 2. Un rude hiver*, octobre 1994, 72 p.
 n° 2 : *À Fresnes au temps de Robert Brasillach : 3. * Avant le procès, ** Le procès, *** La mise à mort*, décembre 1994, 88 p.
 n° 3 : *Le vote juif*, juillet 1995, 80 p.
 n° 4 : *Le retour des morts-vivants : Attention ! La gauche revient et l'extrême-gauche arrive : Chronique des temps actuels*, janvier 1996, 96 pages.
 Cinquième série :
 n° 1 : *En réaction... – Trois histoires insolites, cruelles et politiquement incorrectes.*, avril 1996, 84 p.
 n° 2 : *Le tartuffe du porno : L'affaire Jourdain*, septembre 1996, 96 p.
 n° 3-4 : *Le racisme judiciaire (1944-1997) : Lettre à M. Toubon, ministre de la Justice, garde des Sceaux*, février 1997, 152 p.
 Sixième série :
 n° 1 : *Un hold-up raté : Mon journal pendant la campagne électorale (Avril, mai, juin 1997)*, juillet 1997, 120 p.
 n° 2 : *Xavier Vallat et la Question juive : Pour le cinquantième anniversaire de son procès en Haute Cour*, septembre 1997, 112 p.
 n° 3 : *Avant de prendre congé : Réponses à Anne Le Pape (première partie)*, mars 1998, 88 p.
 n° 4 : *Avant de prendre congé : Réponses à Anne Le Pape (deuxième partie)*, juin 1998, 88 p.
De moi-mézigue à Coco-bel-œil (Publications F.B., 1995)
Jean-Marie m'a tué, Auto-Édition F.B., novembre 1999. 328 p.
Mon journal de l'an 2000, Auto-Édition FB, mars 2001. 360 p.
Si Mussolini était conté, Auto-Édition FB, 2006

Bibliographie

Francis Bergeron et Ph. Vilgier, *De Le Pen à Le Pen : une histoire des nationaux et des nationalistes sous la Ve République*, DMM, 1986

Jean-Yves Camus et René Monzat, *Les Droites nationales et radicales en France*, Presses universitaires de Lyon, 1992

Notes

1. Mort de François Brigneau, cofondateur du Front national [archive] sur *Le Monde*. Mis en ligne le 11 avril 2012, consulté le 11 avril 2012. Cette source indique la date du 8 avril 2012.
2. Mort du cofondateur du Front national [archive], *Le Figaro*, 11 avril 2012. Cette source n'indique pas de date précise pour le décès.
3. Léon Camus, « François Brigneau... Présent ! », *Rivarol* n° 3042, daté du 13 avril 2012, page 2. Cette source indique la date du 9 avril 2012.
4. Témoignage dans *Si Mussolini était conté*, Auto-éditions FB, 2006, p.24).
5. Dominique Venner, *Guide de la politique*, Balland, 1972, p. 103
6. Premier chapitre de *1939-1940 : L'Année terrible*, Publication FB, 1990.
7. Michel Winock (dir.), *Histoire de l'extrême droite en France*, éd. du Seuil, « Points-histoire », 1994, p. 17
8. « Le petit monde de la presse "amie" », *Le Monde*, 9 février 1992.
9. Emmanuel Ratier, *Encyclopédie politique française*, tome 1.
10. Blondin le cite parmi les dédicataires de son roman *L'Europe buissonnière* : « J'ai écrit ce livre dans l'espoir de faire plaisir à mes amis. Je veux y associer le nom de Julien Guernec (sans qui je ne l'aurais jamais commencé) et celui de Michel Déon (sans qui je ne l'aurais jamais terminé). Je le dédie à André Fraigneau, en gage de profonde admiration. »
11. On le voit ainsi à la tribune d'un *meeting* d'ON, en compagnie de représentants du NPD allemand (cf. Journal de 13H [archive], ORTF, 10 mars 1971).
12. On aperçoit François Brigneau en compagnie de Roger Holeindre et de Jean-Marie Le Pen au cours d'une discussion diffusée par l'ORTF en 1973 (cf. JT de 13 heures [archive], ORTF, 16 janvier 1973).
13. Photographie [archive] d'un *meeting* du PFN, tenu en novembre 1974 à Paris
14. Il fut condamné avec pour attendu « a encouragé les lecteurs à penser que les Juifs sont incapables d'agir ou de participer à la politique du pays comme un citoyen normal et qu'ils sont les auteurs de machinations occultes » (cf. Jean-Jacques Servan-Schreiber, lors de l'émission *L'Heure de vérité*, le 13 février 1984. Propos retranscrits en annexe de Jean-Marie Le Pen, *Les Français d'abord !*, éd. Carrere, p. 232). Anne Kling, militante « identitaire » et auteur d'un livre critique sur la LICRA, relève que ces propos avaient été enregistrés à son insu par deux journalistes (cf. « Quelques procès de la LICRA » [archive], blog d'Anne Kling, 31 janvier 2007)
15. « Pour injures et provocation à la haine raciale — M. François Brigneau est condamné à un total de 130 000 F d'amende avec sursis », *Le Monde*, 20 mai 1989
16. *National Hebdo*, 16 avril 1992.
17. Articles de François Brigneau [archive]
18. cité dans *Faits et documents*, publication d'Emmanuel Ratier, 15 au 31 mai 2009
19. ↑ « Un os brun aux éditions Baleine » [archive], *Libération*, 20 février 2010.
20. « Guerre dans le polar : l'éditeur du Poulpe publie un auteur fasciste » [archive], *Rue89*, 20 février 2010
21. « Le BHL de l'antifascisme a encore frappé » [archive], blog de Serge Quadruppani, 19 février 2010

RAYMOND AUBRAC EST MORT



BRIGNEAU

PRINCE DE LA POLEMIQUE

Par Francis Bergeron

La disparition de François Brigneau, en avril dernier, à l'âge de 92 ans, n'a pas fait la « une » de la grande (grosse) presse. Cette dernière a préféré se focaliser sur la mort – pratiquement à la même date – des sinistres Ben Bella, l'ancien chef FLN, et Aubrac, l'homme qui voulait faire fusiller Giono... Brigneau était certes un homme de conviction, aux engagements forts, aux opinions tranchées – mais pas davantage que les deux autres, même si ce n'était pas du tout dans le même camp - ; et c'était en outre un homme de plume, un éditorialiste et polémiste à la culture et au talent immenses. Et depuis l'origine, il appartenait au Comité de parrainage des Amis d'Henri Béraud. On trouve en effet Brigneau parmi les membres fondateurs de l'association Rétaise des Amis d'Henri Béraud. Il sera de la toute première manifestation sur la tombe de l'écrivain lyonnais, face au CRS et aux sbires du parti communiste, dans les années quatre-vingt-dix.

Pour ma part, j'ai l'impression d'avoir toujours connu Brigneau. Mes parents le lisaient avec passion, dans *Minute* et dans *Télémagazine*. Il en était l'éditorialiste vedette. Lors de la fin de l'Algérie française, ses

articles s'acharnaient à défendre cette cause désormais perdue, et l'honneur des capitaines, des généraux et des hommes de troupe, qui peuplaient les prisons françaises.

En 1967 (j'avais alors 14 ans) mes parents m'emmenèrent à une réunion, au buffet de la gare de Metz (Moselle), où Brigneau devait prendre la parole au côté de Dominique Venner. J'étais entré dans la salle, et j'avais reconnu Brigneau du premier coup, si parfaitement semblable aux photos de presse ! Mon cœur avait battu fortement. Hélas ! Cette réunion était un diner débat, et mes parents, soucieux de leur fin de mois, avaient préféré battre en retraite, du coup ; et nous avons fini la soirée au cinéma, où l'on projetait un Walt Disney. C'était bien, aussi, mais je crois que j'aurais préféré Brigneau quand même.

À 16 ans, je découvre *Mon après-guerre*, l'un des meilleurs livres de Brigneau, le meilleur, selon moi. De Brasillach à Tixier-Vignancour, il nous raconte vingt ans d'après-guerre. Mais il n'y a pas que la politique. C'est le monde de la presse raconté de l'intérieur : *France Dimanche*, *L'Auto-Journal*, *L'Aurore* ; ce sont les romans policiers, signés Julien Guernec ou Coco Bel'œil. C'est Blondin, Boutang et l'aventure de *La Dernière Lanterne*. Ce livre est un véritable ouvrage d'initiation politique et littéraire, un livre de référence, le parfait pendant de *Notre avant-guerre* de Brasillach. Brigneau adorait les pseudonymes, et passer du coq à l'âne, dans ses articles, ses livres, ses passions. Le sport, la bonne chère faisaient partie de ses centres d'intérêt. Et sa bibliographe comporte même un (médiocre) roman érotique signé Caroline Jones ! mais ce sont ses

diatribes antigauillistes qui lui valurent la notoriété, et aussi beaucoup d'ennuis, puisqu'il fut l'un des journalistes les plus condamnés sous la Ve République. On oublie cette époque où les journaux d'opposition étaient saisis, où l'injure au chef de l'Etat ouvrait systématiquement droit à une condamnation pénale. L'écrivain Jacques Perret y a même perdu sa médaille militaire, en 1963 !

Le quotidien *Présent* est lancé en 1982. Je suis de la partie. Et je deviens un familier de Brigneau, qui a été nommé directeur du journal ; je travaille en effet avec lui de façon régulière, quotidienne ou presque. L'homme est impressionnant : à un âge (62 ans) qui, à l'époque, me paraissait presque canonique, Brigneau s'était lancé dans cette nouvelle aventure avec la même foi, la même énergie que s'il avait eu trente ans de moins ! Il se rendait au journal à bicyclette ; il était avec nous à 5 heures du matin au conseil de rédaction. Sa plume n'avait rien perdu en qualité, avec l'âge. Sa culture était immense, sa puissance de travail intacte.

On apprend vite à un tel contact ! Mais Brigneau n'était pas la seule bonne plume du journal. Il y en avait d'autres, bien entendu, qui avaient déjà fait leurs preuves ailleurs. Pourtant une seconde signature s'imposa rapidement, une certaine Mathilde Cruz. Cette femme - parfaitement inconnue - surprenait tout le monde par son talent et sa culture. Il faudra plusieurs mois avant que le pot aux roses ne soit découvert : Mathilde Cruz, c'était Brigneau, également ! A une petite échelle c'était une histoire semblable à celle de Romain Gary alias Emile Ajar, et le double Goncourt.

En 1988, Brigneau quitte *Présent*, pour d'obscures raisons, *Présent* qui ne parviendra jamais à combler tout à fait ce départ. L'année suivante, c'est *L'Anti-89* et la manifestation de la Place de la Concorde. Brigneau a pris la tête de cette nouvelle croisade.

Mais Brigneau n'a pas laissé tomber l'écriture et le journalisme : il se lance dans de nouveaux projets éditoriaux, des livres d'actualité politique, mais surtout ses *Derniers Cahiers*, vingt trois publications publiées entre 1991 et 1998, vingt-trois dossiers consacrés à des sujets d'actualité ou historiques : Philippe Henriot, l'affaire Dreyfus, Brasillach, Xavier Vallat, les programmes de télévision... Pour ce travail d'auto-édition, il bénéficie toutefois désormais de l'assistance d'une précieuse collaboratrice, une ancienne libraire, Anne Le Pape, jeune femme très cultivée, qui soulage Brigneau de toutes les tâches administratives, mais aussi d'une bonne partie de ses recherches. Anne Le Pape, qui épousera l'un de mes meilleurs amis.

La dernière étude de Brigneau, publiée hors collection, en 2006, est une sorte de « Mussolini raconté aux enfants ». Étonnant ! Et c'est d'ailleurs pourquoi il n'est pas incongru de faire suivre le texte de Béraud sur « le pays fasciste » par cet hommage à notre autre polémiste préféré.

Mais Brigneau a perdu son épouse, Sabine, qui tenait une place considérable dans sa vie, comme le raconte *Mon après-guerre*. Les fatigues de l'âge finissent par le rattraper, lui qui n'avait été affaibli ni par les prisons gauillistes de 1944, ni par les condamnations multiples des années soixante, ni même par un attentat

à la bombe à son domicile. L'un de ses tous derniers écrits est une lettre aux Amis d'Henri Béraud, à l'occasion d'une soirée consacrée aux polémistes du XX^e siècle : « De Béraud à Brigneau ». Cette lettre, vous vous en souvenez, je l'avais reproduite dans un *Cahier Béraud*. Laissez-moi vous en rappeler les dernières lignes : « *A l'heure prévue, seul mais entouré de souvenirs, je lèverai mon verre à sa santé, et à la vôtre, bien entendu, mon cher Francis, à qui les générations nouvelles devront la joie de découvrir Henri Béraud.* »

Levons à notre tour notre verre à la mémoire de François Brigneau, Julien Guernec, Coco Bel-Oeil, Caroline Jones, Mathilde Cruz, qui ne formaient qu'un : ce Breton à la tête dure et au courage inébranlable nommé Emmanuel Allot.

Cahiers Henri Béraud, n° 28

A FRESNES AU TEMPS DE ROBERT BRASILLACH par François Brigneau. Brigneau est mort le 9 avril 2012. Né en 1919, il avait donc 93 ans. C'était l'un des plus grands écrivains de notre famille de pensée. Homme à nombreux pseudonymes, il était aussi le Julien Guernec de « Coco Bel-œil » et ... la Mathilde Cruz du journal « Présent ». Parmi ses œuvres, toutes valables, nous rappellerons ses romans en argot, dont le « Popaul Monopaul » récemment réédité par un éditeur de gauche sous le titre « Faut toutes les buter », ce qui avait causé un beau ramdam dans ce panier de crabes qu'est la gauche bien-pensante, et ses « derniers cahiers », consacrés à divers sujets tels Monseigneur Lefèbre, le professeur Faurisson ou Jean-Marie Le Pen. Le titre que nous préférons est en trois tomes : « A Fresnes au temps de Robert Brasillach ». Le jeune Brigneau, il s'appelait Emmanuel Allot à cette époque, a en effet connu personnellement Brasillach pendant l'occupation, et a été emprisonné comme lui à Fresnes à la « libération ». Il s'en tirera mieux que l'auteur de « Comme le temps passe » puisque dix mois après le six février, il retrouvera la liberté. Dans ces trois volumes, il raconte la vie en prison, les violences des épurateurs, les procès de Béraud, Maurras, Combelle, Albertini, il raconte surtout Brasillach dont il parle avec beaucoup de tendresse et d'émotion. Sa thèse est claire : ce ne sont pas les actes commis pendant l'occupation qui ont attiré sur leurs auteurs les pires sentences, mais les opinions politiques des accusés. Ainsi Albertini, de gauche, n'écopera que de cinq ans. Aux gens de droite, adversaires acharnés de la démocratie, du communisme, de la franc-maçonnerie seront réservés les pires châtiments. Un coup d'œil au site de la SA DPF BP 1 F-86190-Chiré-en-Montreuil France, montre que l'ouvrage peut encore être obtenu. Ainsi que d'autres titres de Brigneau.

Altair, septembre 2012

